This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN SUPU 0

Digitized by Google

42587.70.26

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Alexandre Weill

Rabbin & Nonne

Poésie et Réalité

Voici mon dernier testament,
De mon champ la fleur du froment,
Mon chef-d'œuvre écrit pour la France.
Et honny soit qui mal en pense!

Ce poème ne devait paraître qu'après la mort de l'Auteur

PARIS
SAUVAITRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
72, boulevard Haussmann

1895

Digitized by Google

42587.70.26

HARVARD COLLEGE
NOV 12 1920
LIBRARY

G. F. PARKMAN FUND

Digitized by Google

DÉDICACE

à Madame St..... M.....

La Grèce eût fait de vous, non pas une déesse,
Mais la reine des cieux, d'immortelle jeunesse.
Prototype autonome, émergé de son Moi,
Fiat-lux *de son Verbe et du monde la loi !*
J'ai beau me rafraîchir des portraits les empreintes
Des beautés que l'histoire a décrites et peintes ;
J'ai beau me relater les combats combattus,
Par des femmes de cœur ; exploits de leurs vertus.
Nulle n'est comme vous, un idéal mélange,
De la terre et du ciel, de la femme et de l'ange.
Nulle n'est comme vous, pour moi la papauté,
Alliant les vertus de l'âme à la beauté ;
Du doigt de Dieu nimbée et de sa main bénie,
Et portant sur le front le signe du génie !

Digitized by Google

On est heureux de vivre, on nargue le trépas,
Quand on croit voir le ciel avancer sur vos pas.
Mais comme Dieu lui-même, aux profanes tu voiles
Ta divinité, d'ombre et de reflets d'étoiles.
Et ta splendeur céleste éclate même en rais,
A ceux qui ne voient pas, et quand tu disparais.
Car pour les yeux de chair, dans l'humaine phalange,
Ce n'est qu'à son départ, que l'on reconnaît l'ange!

Digitized by Google

Prélude

Aurai-je encor le temps de finir ce poème?
Ils ne reviendront plus, les beaux jours de bohême,
Où Vénus, m'approuvant, scandait mes vers d'acier;
Où j'eusse été de feu, même sur un glacier;
Où, me croyant au ciel dans les bras d'une vierge,
J'aurais éteint l'enfer, d'un souffle, comme un cierge;
Où j'exaltais la vie, après avoir vaincu
Plus d'un ennemi, comme un paradis vécu,
Avec tous ses bonheurs et toutes ses délices,
Même avec ses serpents et leurs humains complices.
Tout cela, je le vois, comme un jour qui s'enfuit
Devant la noire, obscure, envahissante nuit,
Me quitter, pas à pas, puis courir, disparaître,
Pour chercher et servir un jeune et nouveau maître.
La vieillesse est un don envoyé par la mort,
Pour partager sa couche. Et pendant qu'elle y dort,
Après avoir râclé la suie et la poussière,
Des murs et des parquets, pour les mettre en lumière,
La vieillesse, au poète épris d'humanité,
Prépare un immortel séjour d'éternité!

L'histoire que je vais raconter à moi-même,
(Car je ne me connais plus de lecteur qui m'aime,)

Digitized by Google

Est un songe idéal, qui me charme et me tient,
(Rarement l'homme invente, il trouve, ou se souvient.)
Depuis plus de soixante, oui, de soixante années,
Qui m'ont pompé la vie, en sueurs ahanées,
Jusqu'à l'âge, où l'on perd ses amis et ses dents,
En respectant la tête et l'esprit au dedans.
En voici les débuts. C'est un roman rustique,
Fait pour étonner un monde peu poétique.
Rien n'est moins vraisemblable au malade alité,
Qu'une santé parfaite, en sa réalité.

Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE

PREMIÈRE PARTIE

L'Engagement

Derrière une maison, tout au bout du village,
Le long des prés fauchés, servant de pâturage
Aux chèvres, aux moutons, aux vaches, aux chevaux ;
Égayé par les jeux de poulains et de veaux,
Se trouvait contigüe, une vaste prairie,
Pleine d'arbres fruitiers et d'herbe défleurie,
Appartenant au maire, homme d'un âge mûr,
Et pour se croire un juste, obstiné comme un mur.
Au bord de la prairie, assis, un jeune pâtre,
Au teint rose et la main blanche comme l'albâtre,
Tenant par une corde une vache à poils roux,
Et lisant dans un livre, ouvert sur ses genoux,
Vit tomber une poire, à deux pas de sa vache,
D'un poirier, soutenu par des étais d'attache.
Le ciel d'un incendie avait pris la couleur.
Le bétail se couchait, suffoqué de chaleur.
Et le pâtre, à la fois pour manger et pour boire,
Lâcha la corde en laisse et ramassa la poire.

Digitized by Google

Un éclair la lui frappe, et simultanément,
Un coup de foudre ébranle et rompt le firmament.
Les bêtes, au galop, de panique affolées,
Disparurent, en un clin d'œil, comme envolées.
D'intermittents torrents de pluie, à gros bouillons,
Changèrent en un lac les prés et leurs sillons.
Quand le maire, au milieu d'un tourbillon de grêle,
Précédé de son chien, qu'on appelait *Fidèle*,
Accourut en criant : Youd ! Maudit en naissant !
Je te ferai manger la poire avec ton sang !
Alors, leste comme une étoile d'hippodrome,
En voyant le danger que courait le jeune homme,
Une jeune fille, (elle était l'unique enfant
D'un père veuf), sous une averse qu'elle fend ;
Ses cheveux noirs épars, lui fouettant le visage,
Bondissait, en serrant son précoce corsage,
Et criant : Sauve-toi ! sauve-toi dans mes bras !
Si Fidèle te mord jusqu'au sang, tu mourras !
O Miracle ! Le chien, plus vif qu'elle d'allure,
Saute au cou du jeune homme et lèche sa figure.
Le père stupéfait, mécontent et surpris,
N'eut pour son animal qu'un regard de mépris.
Mais sa gentille fille, en rejetant ses tresses,
Applaudissant son chien, le couvrait de caresses.
« Ce n'est pas étonnant, c'est un élu du ciel,
Dit-elle, un petit saint ! Il s'appelle Uriel.
C'est un jeune rabbin, au-dessus de son âge.
Bien qu'il soit juif, je l'aime. Il est beau comme un page.
D'ailleurs, très érudit, d'un juif il n'a pas l'air.

Digitized by Google

Tout le village l'aime. Et Fidèle a du flair. »
« Tais-toi, lui dit le père. Et quoi que tu me dises,
En faveur de ce juif, ce sont là des bêtises! »
La pluie avait cessé. Le soleil reparut.
Le bétail revenait et le maire courut,
Pour ouvrir à la fois l'écurie et l'étable.
En criant : « Laisse là ton juif! qu'il aille au diable! »
Le nom de cette enfant était Adonia.
Elle venait d'avoir ses douze ans et pria
Le petit Uriel de lui dire son âge.
« J'ai treize ans! Mais c'est vous, la sainte du village!
Dit-il, en lui prenant et lui baisant la main.
C'est vous, une déesse avec un cœur humain!
Votre père est cruel, mais vous, la bonté même,
Vous alliez me sauver, *ignorant que je t'aime!* »
La vierge, se disant : Le ciel le veut ainsi,
Répondit à voix basse. « Et moi je t'aime aussi!
Mais nous sommes mineurs, séparés l'un de l'autre
Par la religion. Et tu seras apôtre!
Nous sommes des enfants, que l'on fait mettre au pas.
Que nous nous engagions, on ne le croirait pas!
Les hommes si méchants, sans pitié, ni clémence,
Nous tiendront séparés, nous croyant en démence.
Mais je sens dans mon cœur, que nous serons unis.
Les bons vaincront toujours les méchants impunis.
Vous m'entendez parler, comme une vieille femme.
Je suis un jeune corps avec une vieille âme.
Mon corps est d'une folle et sage est ma raison.
Je cours après le ciel, dont j'étends l'horizon.

Digitized by Google

Et je passe partout pour une enfant prodige.
Toute autre jeune fille en aurait le vertige.
Je me souviens des faits, bien plus loin de cent ans.
Dans un livre j'ai lu : *La Guerre des Titans.*
Est-ce un rêve ? J'y fus. Je fus précipitée
Du ciel. On m'accusait, à tort, d'être une athée...
Mais je vous vois sourire. »
— « Mais non. Je ne ris pas !
Tout cela, lui dit-il, augmente vos appas.
Moi-même, je ne suis qu'une métempsycose.
Que de fois, Dieu le sait, et pour la même cause,
J'ai vécu sans succès. Je vois la vérité,
Et voudrais l'incarner dans la réalité.
J'ai toujours échoué. Toujours je recommence.
Dieu sait quand j'en aurai ma juste récompense.
Mais je suis impuissant. Je suis seul et jamais,
Je n'ai pu retrouver la femme que j'aimais. »
— Il me semble écouter ma voix intérieure,
Qui me dit : Dans le cœur d'un homme est ta demeure. »
Mais Fidèle aboyant, et leur lèchant la main,
Semblait leur dire : Assez ! Et gare au lendemain !
« Fidèle vous connaît de longtemps, lui dit-elle.
Contez-moi cette histoire. » — Oui, je connais Fidèle.
Le chien appartenait au forgeron Mathieu,
Parti pour l'Amérique et ruiné par le feu.
Mon père avait un jeune et vaillant bouledogue,
Qui souvent me suivait jusqu'à la synagogue.
Dans la forge où j'entrais, je tirais le soufflet.
Maître-Mathieu m'aimait, mais son chien m'en voulait.

Digitized by Google

Il détestait le mien, étant d'un autre type,
Et je ne sais pourquoi, nous prit tous deux en grippe.
Les deux chiens s'attaquant, se prirent de leurs crocs.
Voulant les séparer, et craignant les accrocs,
(Car c'était une lutte, une guerre d'outrance ;
Un combat corps à corps, une infernale danse.)
Et nos cris restant vains, je saisis un soufflet.
Mais Fidèle, en fureur, me mordit au mollet.
Je criais : au secours ! Ma blessure était vive.
Mon sang coulait à flots, ma voix devint plaintive.
Tout le monde criait, de plus fort en plus fort ;
Je vis des airs de deuil, comme si j'étais mort.
Mes parents et mes sœurs pleuraient à chaudes larmes.
Moi, je ne compris rien à toutes ces alarmes.
On parlait de la mort par la rage d'un chien.
Mais Mathieu défendit que l'on touchât au sien.
Ma mère en pleurs disant : « Pourvu que le chien vive !
Qu'il ait de quoi manger ; que d'eau l'on ne le prive ! »
J'allais tous les matins lui porter mon café.
Il était enchaîné, d'un emplâtre coiffé.
Au café j'ajoutais mes tartines de beurre.
Et ces festins rendaient la vie à ma demeure.
Ma guérison fut prompte et le chien, libre et sain,
Partout, dès qu'il me vit, venait lécher ma main.
Mais notre bête à nous, le pauvre bouledogue,
Mourut subitement, on disait d'une drogue.
Quand votre père acquit Fidèle de Mathieu,
Je le voyais parfois, sur ce pré, dans ce lieu.
Dès qu'il me voit de loin, pour témoigner sa joie,

Digitized by Google

D'une voix presque humaine, il la crie et l'aboie.
— Mon Fidèle a du cœur.
— Et même de l'esprit.
Il remplit son devoir, sans qu'il lui soit prescrit.
Entre l'homme et le chien, la différence est mince.
Maint chien a plus d'esprit qu'un monarque et qu'un prince.
Dans la nature il est plus d'un secret trésor,
Qui ne s'ouvre qu'à l'homme au prophétique essor.
Notre terrestre vie est un céleste rêve.
Entre l'homme qui meurt et la bête qui crève,
L'une, par ses vertus, peut monter jusqu'en haut ;
L'autre, vicieux, tombe au-dessous du crapaud.
Les hommes sont jugés, bien avant leur naissance.
Dieu pèse pour chacun le poids de son Essence.
Dans ce plus ou moins seul, gît l'inégalité.
Mais l'Essence est pour tous de même qualité.
Toutes ces vérités se trouvent dans la Bible.
Les rabbins du Talmud les passent dans leur crible.
Le *Vrai* n'est pas *Nouveau*, mais il est absolu.
Le faux est du vieux neuf, fraîchement émoulu.
Dieu ne compte, en créant, ni le sexe, ni l'âge,
Mais chacun, plus ou moins, porte en lui son image. »
Adonia lui dit : « J'ai senti tout cela.
Et mon œil en a vu la splendeur et l'éclat.
Sans pouvoir l'expliquer, au sortir de mes langes ;
Dans mes rêves d'enfant, ont apparu des anges.
Je n'ai pas lu de livre et je crois tout savoir.
Je vois le ciel ouvert, sans ouvrir l'œil pour voir.
La première, à neuf ans, aux bancs du catéchisme,

Digitized by Google

J'ai senti dans mon âme un véritable schisme.
Bien des fois je me suis, debout contre une croix,
Amusée à prêcher aux fillettes de choix.
Et sans les ennuyer, mes jeunes auditrices,
Répétaient mes leçons, en adroites actrices.
J'étais pourtant pieuse et le curé m'aimait.
Jamais il ne grondait, ni même me blâmait.
Il disait que pour lui, j'étais un phénomène
D'un avenir chrétien ; pourvu que Dieu me mène !
A côté de mon père, à nos travaux des champs,
J'entends des voix parler et j'écoute leurs chants ;
Des chants harmonieux, sur des paroles douces,
De chocs voluptueux, d'angéliques secousses !
En plein jour et causant, j'ai l'air de m'éveiller.
Puis debout aux repas, on me voit sommeiller.
Tout en marchant des pieds, je sens que j'ai des ailes.
Mais quand je veux les tendre, et m'envoler par elles,
Je sens que les ressorts se brisent sur mes flancs,
Mon sang s'arrête au cœur et mes nerfs sont tremblants.
Seule, il faut à mon âme, une autre âme plus forte ;
L'épousant, l'incarnant, qui l'enlève et l'emporte,
D'une seule envolée, au temple universel,
De l'immortalité, qu'on appelle le Ciel ! »
« J'ai treize ans accomplis, dit Uriel. Cet âge,
Pour les Juifs est l'époque, où le garçon s'engage
A remplir ses devoirs d'homme. Un jour d'examen ;
Jour de festin, parfois de promesses d'hymen.
De rabbin j'ai, depuis un an, reçu le titre.
Je puis lire et monter sur le sacré pupitre.

Digitized by Google

On m'a bien rédigé pour ma fête un discours.
Mais je ne le dirai, qu'après mon propre cours,
Que j'ai là, tout entier, préparé dans ma tête,
Et qui sera peut-être un méchant trouble-fête.
Vous viendrez assister, fêter ma *Bar-Mitzva*.
C'est ainsi qu'on l'appelle, au nom de Jéhovah.
Mes parents et mes sœurs, tout le monde vous aime.
Les Juifs sont tolérants. Ils n'ont point d'anathème
Pour les pieux croyants d'autres religions.
Ils sont si peu nombreux contre des légions.
Viendrez-vous à ma fête ?
— Avec joie et délices.
Et tu m'y donneras de ta foi les prémices !
A ton tour, à ma fête, en mon vaste jardin,
Tu viendras assister en poète et voisin,
Le jour de mon entrée en ma treizième année.
Les vierges d'alentour, dont plus d'une est fanée,
Viendront avec leurs gars, festiner et danser.
Tu me verras alors sur un banc m'élancer;
Debout, en robe blanche, et les mains étendues.
Mes paroles pleuvront, en gouttes épandues,
De mon âme enflammée et de ma tête en feu,
Sur l'homme si petit, sans sa croissance en Dieu.
— Le curé viendra-t-il ? »
— Il sera de la fête.
Tiens ! Encore ta vache ! Et malgré la tempête,
Elle n'est pas rentrée. Elle vient te chercher.
Aimerait-elle aussi nous entendre prêcher ?
— Peut-être. La vache est une bête incomprise

Digitized by Google

L'homme ignorant, ingrat, l'exploite et la méprise.
Le vieux peuple égyptien la traitait mieux que nous.
Il adorait le bœuf et la vache à genoux. »
« Oh ! dit Adonia, je sens un peu de fièvre !
Il faut nous séparer ! Donne-moi de ta lèvre,
Un baiser d'amitié. »
« Ce serait un péché.
Répondit Uriel, d'un amour débauché.
Ma lèvre baisera la lèvre de ma femme,
Quand, par la loi, nos corps n'auront qu'une seule âme.
Je t'aimerai toujours, et je baise ta main.
Nous nous appartiendrons, si Dieu veut, par l'hymen !
Et jurons, pour que Dieu nous lie et nous assemble,
De vivre l'un pour l'autre, ou de mourir ensemble ! »

Fidèle, à cet aveu mutuel si touchant,
Sauta sur ses amis, de joie, en les léchant.

Une Fête de Bar-Mitzva

En longeant la maison, la grange et les étables,
Dans une vaste cour, deux longues, larges tables,
Sur des pieux fraîchement équarris encor verts,
Et pouvant contenir plus de deux cents couverts ;
Dans leur centre étalant, des amis les offrandes,
Ployaient sous les mets juifs, de poissons et de viandes.
Un tonneau de vin blanc, sans une goutte d'eau,
Se trouvait au jardin, sur un double tréteau.

Digitized by Google

Un robinet livrait le vin à tout le monde,
Dont quelques indiscrets, le puisaient par la bonde.
Tous les juifs du village et leur menu fretin,
Se trouvaient invités à ce joyeux festin.
Et le rabbin disait les grâces consacrées,
En bénissant le pain, le vin et les denrées.
La jeune Adonia, sur l'ordre d'Uriel,
Pour qu'elle fût soustraite aux caprices du ciel,
Devait prendre sa place à la table privée,
Sous l'épaisse tonnelle, aux femmes réservée.
Le maire et le curé, ce dernier fin dîneur,
Avaient déjà pris place à la table d'honneur.
Mais elle préféra s'asseoir parmi les hommes,
Pour montrer ses atours, ayant coûté des sommes.
Et parmi ses bijoux, la triple chaîne d'or,
De sa défunte mère, un précieux trésor;
Symbole conservé d'un heureux mariage,
Et légué par la mère à sa fille en bas âge.
En une heure de temps, grâce au sexe barbu,
Les plats étaient vidés et le vin était bu.
Le jeune *Bar-Mitzva*, sur une marche en pierre,
Après avoir chanté du repas la prière,
Dit, d'une forte voix : « C'est à vous, mes parents ;
A vous, auxquels je dois tous les biens apparents.
Ainsi que ceux cachés, que vous me prodiguâtes.
Et c'est surtout à toi, ma mère, qui me gâtes;
Tout en m'ayant appris, par tes saintes vertus,
Que les droits arrachés aux devoirs abattus,
Sont stériles, malsains et toujours éphémères!

Digitized by Google

C'est à vous, les meilleurs des pères et des mères !
Que je dois exprimer, en face du soleil,
Et de l'Etre Suprême, unique et sans pareil,
Les profonds sentiments de ma reconnaissance,
Que je voudrais dater du jour de ma naissance !
Jusqu'à ce jour, ce fut votre devoir rempli,
L'arbre, duquel le fruit de mon droit a jailli.
A mon tour maintenant ! L'époque est arrivée,
Où mon âme au devoir doit se sentir rivée.
Vous ne me devez plus que des conseils d'amis.
C'est à moi de tenir tout ce que j'ai promis ;
A moi de me charger du fardeau de la vie,
De soulager la vôtre, à mes goûts asservie !
A moi de vous donner l'aisance et le bonheur,
De respecter mon nom et de lui faire honneur !
Pour que vous soyez fiers de moi, quand on me nomme,
Et que l'enfant d'hier, dès ce jour, soit un homme !
Le mot de *Bar-Mitzva*, qui dit : *fils du devoir*,
Me doit, en même temps, m'en donner le pouvoir.
Toutes nos saintes lois, par et pour Dieu créées,
Pour les étudier, doivent m'être sacrées.
Et pour les affermir, en vivant point d'appui,
Je dois les exercer, à dater d'aujourd'hui.
Je dois à mes parents tout mon corps et ma mine.
Mais ce qui vient de Dieu, mon âme, les domine.
L'âme n'a pas d'entrave et ne sort d'aucun lieu.
Sa pensée appartient, par dessus l'homme, à Dieu !
L'âme, de son état n'a pas de compte à rendre
Aux tribunaux humains. Elle ne doit dépendre

Digitized by Google

Que de son créateur autonome, absolu.
Tout en elle fait loi! Tout en elle est voulu!
Elle peut, s'adorant, choisir son Dieu sur terre.
Le Dieu d'une raison, ou celui d'un mystère!..... »
Il fut interrompu par de sombres rumeurs,
Dégénérant bientôt en stridentes clameurs.
Le rabbin lui cria : « Mon fils! Tu te fourvoies,
Et ton esprit s'égare, en de trompeuses voies!
Est-ce là le discours que je t'avais dicté,
Que tu m'avais par cœur, mot à mot, récité?
Que de fois t'ai-je dit de brider ta pensée,
Qui finit dans l'enfer, dans le ciel commencée! »
Il vient de blasphèmer le saint Dieu d'Israël!
Crièrent des repus, pleins de haine et de fiel.
Les parents du jeune homme, abasourdis, en larmes,
S'approchant de leur fils, au milieu des vacarmes,
Lui dirent : « Cher fils. Toi! connu pour ta piété,
Confonds-les! Montre-leur ta supériorité!
N'es-tu pas plus fort qu'eux, tous tant qu'ils sont ensemble?
Quand tu parles de Dieu, le peuple écoute et tremble!
Plus d'un d'eux nous a dit : « Votre fils Uriel
Est un prophète né, pareil à Daniel. »
Des applaudissements de convives notables,
Eclatèrent soudain à l'une des deux tables.
Adonia, placée à côté du curé,
Parmi les conviés, n'ayant point murmuré,
Se levant et debout, de sa voix la plus forte,
S'écria : « C'est bien dit! La foi de haine est morte!
Il n'est qu'une doctrine et qu'une vérité!

Digitized by Google

C'est d'aimer son prochain, sans qu'il l'ait mérité! »
Le maire et le curé, coupant cette harangue,
Partirent bruyamment, sans remuer leur langue.
Aux parents Uriel dit : « Calmez votre émoi.
Vous m'avez bien jugé, vous serez fiers de moi.
Laissez passer les cris orageux de la foule.
La mer laisse passer les vagues d'une houle,
Et n'en reste pas moins l'unique, grande mer. »
« Mon fils, lui dit le père, aigri, d'un ton amer,
De ton dédain lancé sur la foule rebelle,
Il en vient sur chacun une mince parcelle!
Mais si chacun d'entr'eux, de son dédain dissous,
Jette un seul grain sur toi, tu restera dessous! »
Profitant de ce bruit et de cette bagarre,
Nombre de conviés prirent, sans crier gare,
La poudre d'escampette et rentrèrent chez eux.
Surtout les soi-disant amis, ultra pieux,
Ravis de l'insuccès de la fête ratée,
Et disant : Uriel est peut-être un athée.
La cour, en un clin d'œil, par le bas et le haut,
De tous les jeunes juifs, était prise d'assaut.
Dans la prairie herbue, au jardin adjacente,
Des couples de danseurs, dont mainte adolescente,
D'ardents désirs d'amour secrètement tentés,
Valsaient et quadrillaient, aux sons des chœurs chantés.
D'autres gars, à deux voix de ténor et de basse,
Entonnèrent le Lied[1] populaire en Alsace.

[1] En Alsace, chanson; d'où vient le mot *lai*.

Digitized by Google

Qu'importe l'or et l'argent,
D'être riche[1] ou indigent!
Pourvu que ma bien-aimée,
A la bonne renommée,
M'attende sous la ramée!
L'amour remplace tout;
De tout il vient à bout. } *bis.*

Mon oncle est un grand savant,
N'aimant point et se gavant
De croûtes de la chimie.
J'aime mieux ma bonne amie,
Belle à croquer, croûte et mie.
C'est l'amour qu'il me faut,
Sans amour rien ne vaut! } *bis.*

Pierre, mon sot de cousin,
M'a dit hier chez le voisin,
Qu'il n'a pas de bien-aimée.
Pas même une mal famée.
Qu'il parte donc pour l'armée!
La gloire sans amour,
C'est sans soleil le jour! } *bis.*

Adonia, pendant que dans la cour on range,
Conduisit, toute seule, Uriel à la grange,
Et lui dit : « Permets-moi, mon cher, de t'embrasser.
T'admirer et t'aimer, je ne puis m'en lasser!

[1] Hiatus voulu.

Digitized by Google

Moins sévère que toi, moi, je baise tes lèvres.
Priant Dieu, que jamais, vivant, tu ne m'en sèvres !
J'ai converti mon père ; il n'est plus si cruel.
Il ne t'appellera plus juif, mais Uriel.
Tu vois qu'il est venu, prendre part à ta fête.
C'est un coup de soleil, après une tempête.
Il n'aime que sa fille. Et son amour pour moi,
Son unique héritière, est un amour de roi.
Nous voir grandis, tous deux, oh ! que cela me tarde !
Je voudrais, fussions-nous, toi bâtard, moi bâtarde,
Nous voir seuls, forts et grands, fût-ce dans un désert,
Travaillant l'un pour l'autre, et toujours de concert,
N'ayant qu'une pensée, en deux âmes jumelles,
Qui vivent pour la gloire et meurent immortelles !
Attendons ! Et vivons ! Le temps ne dure pas,
Quand s'aimant, on ne craint ni malheur, ni trépas.
Nous irons, tôt ou tard, ensemble en Amérique.
Mais unis, d'union merveilleuse et féerique.
Car tu ne connais pas encor Adonia.
Avec le Saint-Esprit elle communia.
Je sais vouloir ! Et rien à la fin ne résiste
A l'amour d'un cœur pur, qui veut et qui persiste.
Tu viendras à ma fête, où mon père t'attend.
Il ne te dira rien. Il me dit et prétend,
Que ce n'est qu'un caprice, et qu'un jeu de poupée ;
Qu'en morceaux, par moi-même, elle sera coupée.
Je le laisse tout dire et ne lui réponds pas.
Il croit pouvoir régler mon bonheur au compas.
Quoique père excellent, il méconnaît sa fille,

Digitized by Google

Qu'il croit un papillon, sorti de la chenille.
Mais j'ai plus de mille ans ! Et comme Dieu, le vrai,
Telle je fus, je suis ; et telle je serai ! »

Sur des conseils pieux et pris d'inquiétudes,
Le père d'Uriel fit rompre ses études.
Décidé pour son fils, qu'il y consente ou non,
Au lieu d'un grand rabbin, d'en faire un maquignon.

La Fête d'Adonia

Dans un vaste jardin, donnant sur la prairie,
Où Fidèle naguère, évitait la tuerie,
Sourd aux cris de son maître, ennemi d'Uriel ;
Non loin d'un établi, plein de ruches de miel,
Une tente en sapins, couverte d'une toile,
Contre l'ardent soleil, servant d'ombre et de voile,
Dans une large allée ombreuse de noyers,
Flanqués de deux côtés d'autres arbres fruitiers,
Représentait un temple, aux deux portes ornées
De guirlandes de fleurs, finement combinées.
Avec un drapeau blanc, alors drapeau royal,
Sous le roi Charles Dix, d'un règne clérical.
Un buffet se trouvait au milieu de la tente,
De vivres surchargé, dépassant toute attente.
Viandes froides, gâteaux, de la bière et du vin ;
Fruits de toute saison, du kirsch et du cumin.
De nombreux bancs de bois, quelques chaises de paille,

Digitized by Google

Rangés pour festiner et pour faire ripaille.
Et tout à l'autre bout, sur la prairie ouvert,
Un dais de toile avec un mât de sapin vert.
Fidèle qui voyait sa maîtresse occupée
A le pomponner, comme une enfant sa poupée,
Sentait qu'il servirait pour elle de parloir,
Et s'accroupit au seuil, pour l'entendre et la voir.
Tous les jeunes garçons, toutes les jeunes filles,
Et sans avoir exclu les pauvres en guenilles,
Tous, fêtaient avec joie et cris d'ovation,
D'Adonia le jour de rénovation.
Uriel, ignorant les projets de son père,
Radieux de bonheur et la mine prospère,
Venait de prendre place à côté du curé,
Paraissant sur son sort, tout à fait rassuré.
On valsait, on polkait aux sons d'une épinette,
D'un violon criard et d'une clarinette.
Dans les bras d'Uriel, Adonia valsait ;
(Une déesse aux bras d'un Dieu qui l'enlaçait.)
Un fluide de gaieté les pénètre et les mêle,
Au point qu'Adonia dansait avec Fidèle.
Des couples de danseurs, se trouvant à l'étroit,
Aimant mieux l'air des champs et le ciel bleu pour toit,
Glissaient, tout en dansant, sur la verte prairie,
Et valsaient au son d'un orgue de barbarie.
Uriel qui semblait un Adonis sculpté,
A son tour, fut fêté pour sa rare beauté.
L'esprit n'est vu, qu'il soit grand, ou qu'il soit sagace,
Que par d'autres esprits, et de la même race.

Digitized by Google

Le sot et l'orgueilleux, pour se targuer d'esprit,
Font l'un, l'homme modeste et l'autre, le contrit.
Mais la beauté qui naît sur la femme et sur l'homme,
Eloquente ou muette, dans la veille ou le somme,
Frappe les sens de tous les êtres existants,
Et ne perd son pouvoir qu'avec l'âge et le temps.
Dans sa robe blanche, en ses cheveux une rose,
Adonia semblait une métamorphose
D'une Minerve avec la taille de Vénus.
Jeune et vieux à la fois, tous deux semblaient venus,
D'un pays planétaire, habité par des anges,
D'enfants et de vieillards de célestes mélanges.
La fête, d'un entrain croissant, battait son plein.
On avait quêté pour la veuve et l'orphelin.
Soudain, Adonia qui s'était retirée
Dans un coin du jardin, se sentant inspirée,
S'élança sur l'estrade, en respirant sa fleur,
Et la foule cria : « Bravo ! N'ayez pas peur !
Faites-nous un discours ! Vous savez bien les faire.
Nous prions la musique et l'orgue de se taire.
Dites-nous quelques mots, comme vous avez fait
A la fête royale, au nez du Sous-Préfet ! »
En effeuillant sa rose, et prenant la parole,
Adonia leur dit : « Compagnes de l'école !
Et vous, jeunes garçons, nos futurs compagnons,
N'importe votre rite, et n'importe vos noms,
Aimez-vous ! Aimez-vous ! vous tous, les uns les autres!
C'est de Dieu, quel qu'il soit, et de tous ses apôtres,
L'unique, le seul saint et vrai commandement !

Digitized by Google

Qui dira le contraire est un prêtre qui ment ! »
Le curé s'approchant, lui dit : « C'est poétique !
Mais n'allez pas plus loin. Vous êtes catholique.
Outre la sainte Vierge, il faut aimer Jésus.
Tout autre amour est vain et mortel par dessus ! »
« Continuez ! cria l'impatiente foule.
Les prêches du curé sont tous du même moule :
« Résignez-vous, courbés, à genoux, sous la croix ! »
Au risque de nous voir écrasés sous son poids.
Dites-nous du nouveau, du vrai qui nous allège ! »
« Amis ! Vous oubliez la loi du sacrilège.
Leur dit le prudent maire. Et prenez garde à vous !
On vous les coupera, vos raisonnants genoux !
Les Juifs peuvent tout dire. Ils ont leur synagogue ;
Vieille religion malade que l'on drogue.
Je suis très tolérant. Vous pouvez tout penser.
Mais gardez votre langue, et gardez d'offenser
L'église catholique et du roi la croyance.
Vous irez à Toulon, sinon à la potence ! »
Le curé, se voyant, d'ivres regards fixé,
S'était, en maugréant, prestement éclipsé.
S'adressant à sa fille. « On m'a parlé du cloître,
Dit le maire, et je vois avec peine s'accroître
Ta folie amoureuse. Un caprice d'enfant !
Union impossible et que la loi défend ! »
« Adonia, dit-elle, interrompant son père,
Ne se verra vivante entrer dans ce repaire! »
— Je t'aime bien, ma fille. Et je ne t'ai rien dit.
C'est un simple incident, un accès de dépit.

Digitized by Google

Je vais rentrer chez moi. Je suis comme un homme ivre,
Ajouta-t-il, à part. Il ne faut pas me suivre.
Et haut : Amis ! *Motus* sur les religions !
Craignez même en plein champ le nez des espions.
Puis, en partant, il dit à sa fille à l'oreille :
« Il faut le convertir ! Il dort, qu'il se réveille !
Il est bien, ce garçon ; il est beau comme toi.
S'il t'aime pour de bon, qu'il accepte ta foi !
Car je ne pense pas, si brûlante et si vive
Que soit ta passion, que tu te feras juive ! »
Adonia se tut. Son Dieu d'intérieur,
Lui paraissant à tous les dieux supérieur.
Des cris retentissaient : « Vive Monsieur le maire !
Qu'on suive son conseil ! D'Adonia le père,
Qu'il vive ! et vive encor l'amour trempé de vin !
Vivent le kirsch d'Alsace et le vin blanc du Rhin !
Apportez, versez-nous de ces flammes humides !
Versez ! Nos cœurs sont pleins et nos verres sont vides ! »
Mais l'entrain endiablé, comme paralysé,
De langueur et de crainte, allait être brisé ;
Quand, arrachant les fleurs des rideaux de la tente,
Des amis d'Uriel, connaissant sa latente
Et vive passion, en firent deux bouquets.
Et sans se soucier de trahir leurs secrets,
Ils allèrent fleurir, avec art et finesse,
Les amants acclamés par toute la jeunesse.
« Qu'Uriel, cria-t-on, nous dise de ses vers !
Nous savons qu'il en fait !
« Mes raisins sont trop verts »

Digitized by Google

Dit Uriel. « Il en a traduit d'autres langues;
Des vers harmonieux, d'éloquentes harangues.
Leur dit Adonia. Je les connais par cœur. »
Le jeune artiste alors, dans un bond de vigueur,
S'élança sur l'estrade, et de toute son âme,
Il dit les vers suivants : *La gloire de la femme.*

« Ni le printemps et sa beauté,
Ni les épis murs de l'été;
Ni les fruits dorés de l'automne,
Ni le coup de foudre qui tonne;
Ni le givre froid des hivers,
Ni l'Océan, ni l'univers,
Ne témoignent d'un suprême Être,
Pour nous faire adorer leur maître. »

« Mais quand devant la vierge, un amant à genoux,
Dit : « Je t'aime » et qu'épouse, elle cède à l'époux,
Alors le Créateur tressaille dans sa tente.
Au ciel se réunit la terre palpitante.
Les vallons bondissants se hissent jusqu'aux monts,
Les nuits chantent le jour et les méchants les bons.
Le Seigneur, sur son trône, appelle son cortège,
Ses Chérubins de feu, ses Séraphins de neige.
Apportez-moi, dit-il, de la terre et des cieux,
Ce qu'ils ont de plus doux et de plus précieux!
Détachez de mon être, une vive étincelle.
Prenez l'azur du ciel, de vous-mêmes une aile.
Prenez l'or des épis, et du lys la blancheur,

Digitized by Google

Du soleil un rayon, de l'aube la fraîcheur;
Et les vives clartés de la mer et des nues.
Les splendeurs de ma sphère, aux hommes inconnues.
De ce corps, âme et chair, faites la liaison.
Puis, moi, j'y vais pétrir un grain de ma raison.
Soufflez de l'infini, l'inextinguible flamme!
Je vais me révéler. Je vais créer la femme! »

Et voici d'autres vers, s'écrie Adonia,
Des vers d'*Amour tyran*, qu'Uriel m'envoya.
Je les cite par cœur. Ma mémoire est fidèle.
Ils ne s'envolent pas, car je leur coupe une aile.

« L'amour est un tyran du ciel!
Il prend tout, fleurs et fruits, mais il en fait du miel.
De la nature entière et de toutes ses âmes,
L'amour à flots jaillit, par mille et mille flammes.
Dans les doux bruissements des feuillages du bois,
C'est l'amour qui gémit, de sa plaintive voix.
La rivière limpide, où la lune se mire,
La rose qui frémit au baiser du zéphire,
L'étoile qui scintille, au firmament voûté,
L'abeille qui se pend sur le fruit velouté,
Le rossignol qui pleure, en perlant sa roulade,
Le lion qui bondit, le chevreuil qui gambade,
La bruyère au ravin, la cigale du pré,
La blanche paquerette et le bouton doré,
Tout cela parle, chante, adore avec mystère,
L'amour, ce bienfaiteur, ce tyran de la terre! »

Digitized by Google

Puis enivrés, émus des sentiments du cœur.
Les couples, en deux rangs, entonnèrent un chœur.
Les Alsaciens n'ont pas de chansons égrillardes;
De ces sous-entendus de voluptés bâtardes.
Tous leurs airs de chanson, par le peuple inventés,
Sont des vœux d'union, par l'amour enfantés.
Voici ce qu'ils chantaient, tour à tour, en répliques,
Sur des airs bien connus, un peu mélancoliques.

LES GARÇONS

Je t'aime tant, je t'aime tant;
Toi, mon cœur, ma vie et mon âme!
Je t'aime tant, je t'aime tant;
Plus que n'importe quelle femme!
De tout tu me tiens lieu.
Je t'aime plus que Dieu!

LES FILLES

Je t'aime tant, je t'aime tant;
Toi, mon cœur, ma vie et mon maître!
Je t'aime tant, je t'aime tant;
Plus qu'un prince et tout son bien-être!
Plus que mon Dieu Jésus;
Dans son doux Angelus.

TOUS

Le Garçon Au bonheur l'amour me convie.
La Fille J'y crois, puisque tu me le dis.

Digitized by Google

Le Garçon Aimer, c'est de l'homme la vie!
La Fille Il n'est pas d'autre paradis!

Pris de folle gaieté devenant furibonde,
Les danseurs, comme un vin qui fermente et débonde,
Criant au violon : « Es-tu manchot ou soûl?
De la musique! Et crève, ou dessus, ou dessous! »
Ivres, comme affolés, renversant sur leurs traces
Les chaises et les bancs, et criant de leurs places,
Avec éclats de voix, à faire trembler l'air,
Sans craindre un espion et son dangereux flair.
« A bas les hommes noirs et leur sacré collège!
Foin de curés! A bas la loi du sacrilège! »
Puis, se tenant l'un l'autre et les mains dans les mains,
On les vit disparaître en différents chemins.
Non sans crier encor : « Vivent Monsieur le maire!
Et son conseil prudent, pas du tout téméraire!
Vive la liberté! Vivat Adonia! »
Dans le poudreux galop d'une *Fantasia*.

Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE

DEUXIÈME PARTIE

A l'âge de douze ans, le Talmud étant lu,
Par le même rabbin, Uriel fut élu,
Pour être initié, dans la sainte Cabale.
A l'heure de minuit, dans une sombre salle,
Le rabbin en priant, le plongea dans un bain.
Puis visitant son corps pour voir qu'il était sain,
Il lui dit : Mon garçon, toi, mon meilleur élève,
Je vais t'initier, je vais t'armer du glaive
Flamboyant du Chérub, gardien du paradis,
Pour connaître de Dieu les Verbes inédits.
Et depuis, Uriel, étudiant ce livre,

Digitized by Google

En buvait tous les sucs dont le mystère enivre.
Et pendant que l'arcane au filleul s'est ouvert,
Au parrain il restait d'obscurité couvert.
La mère et le rabbin, redoublant d'insistance,
Du père d'Uriel vainquirent l'obstinence.
Lui prouvant que son fils était trop jeune encor,
Pour pouvoir remplacer un valet matador,
Et le firent partir seul et sans voir sa reine,
Chez un pieux rabbin, d'une ville en Lorraine.

Adonia, vidant cette coupe de fiel,
Ne se consolait pas du départ d'Uriel.
Par son père, elle fut conduite sans réplique,
Dans un pensionnat français et catholique.
Avec l'ordre formel de ne pas recevoir
Pour sa fille un écrit, sans le lui faire voir.
Ni de laisser sortir de sa fille une lettre,
Sans l'avoir d'abord lue, et sans la lui remettre.

Le rabbin d'Uriel, de plus en plus surpris,
S'aperçut tristement que l'on s'était mépris ;
Que c'était lui l'élève, et l'élève le maître.
Qu'il n'avait ni nouveau, ni vieux à lui transmettre.
Que la sainte Écriture et du Talmud les lois,
Étaient pour Uriel, de triomphants exploits.
Uriel lui donna des leçons de Cabale,
Qui lui semblait naguère un ténébreux dédale.
Mais le fils du rabbin, professeur de français,
Auprès du jeune élève avait plus de succès.

Digitized by Google

Des maîtres enseignant la plus belle des langues,
Il savait séparer les diamants des gangues.
Et l'élève à son aise étudiait à part,
Les chefs-d'œuvre français des poètes de l'art.
Au ventre de sa mère, il se sentait prophète,
Et pour être prophète, il faut naître poète.
C'est un mot du Talmud. Il dit : « L'enfant sait tout,
Avant de voir le jour. Mais un ange debout
Le guette quand il naît, lui tape sur la bouche,
Et tout est oublié, Mais l'enfant qu'il ne touche,
Garde de sa science un vivant souvenir,
Et prophète-poète, il prévoit l'avenir. »
Aussi dans ses loisirs, d'Uriel la pensée,
Envers sa bien-aimée au loin s'est élancée.
Comme d'un tronc vert tombe un fruit précoce et lourd,
Ainsi du jeune amant, les vers chargés d'amour.

I

En voici quelques-uns :

« Quelle est ta bien-aimée ?
C'est une enfant de Dieu, de vertu parfumée !
Son œil bleu dans mon cœur s'est fixé comme un dard ;
Quand je ferme mes yeux, mon cœur sent son regard.
Elle est ma souveraine ; elle est ma fiancée ;
Elle remplit mon cœur, et nourrit ma pensée.
Nul peintre, nul sculpteur ne fera son portrait.

Digitized by Google

Dieu seul, qui la connaît, s'il voulait, le pourrait !
Peut-on décrire un corps, qui n'est partout qu'une âme ?
Peut-on peindre une idée, ou sculpter une flamme ?
Pourtant rose est son teint, bleu de ciel sont ses yeux.
Ses cheveux sont d'ébène et ses traits glorieux.
Mais ce que j'aime en elle, en sa charmante tête.
C'est le rayon du ciel, qui vibrant, s'y reflète.
C'est la flamme d'amour, qui serpente en sa chair,
Et qui flambe autour d'elle, en rayonnant éclair ;
C'est de la voir vouer son labeur et sa vie,
Au faible, au malheureux, à la race asservie.
C'est son art ingénu d'enflammer son amant,
Pour toute grande idée, et d'aimer ardemment,
Le devoir et l'honneur, poussés jusqu'au martyre,
Au mépris du succès, que tout le monde admire !

Comme l'air qui s'échauffe au soleil radieux,
Ainsi mon cœur s'allume au regard de ses yeux.
Il me brûle le sang et dans le fond de l'âme,
Je sens de mon amour siffler la rouge flamme !

Mon cœur en fusion, bouillonnant, indompté,
Reflète son image, en toute sa beauté.
Je l'adore à genoux comme une sainte idole,
Et la prie ardemment d'exaucer ma parole.

Digitized by Google

Cette parole ailée, échappant de mon cœur,
Qui se morfond d'amour et se meurt de langueur;
C'est son nom adoré, son beau nom de baptême,
Que j'invoque en disant : « Adonia, je t'aime ! »

Pour calmer ses ennuis et ses cuisants chagrins,
Uriel traduisit de l'hébreu ces quatrains :

Qui n'a pas trempé son pain dans les larmes,
Ne saura jamais se servir des armes,
Dont le Créateur pourvoit tout humain,
Pour bâtir son nid, de sa propre main !

Qui n'a pas courbé, jeune, son échine,
Sous le dur travail, piqué par l'épine ;
D'amour pour le bien, d'horreur pour le mal,
Finira sa vie, esclave ou vassal !

Qui n'a pas aimé jusqu'à la folie,
Une jeune femme honnête et jolie,
Ne sera jamais qu'un jeune vieillard,
Arrivant toujours, trop tôt, ou trop tard !

Qui n'est de naissance un enfant champêtre ;
Distinguant, du coup, un chêne d'un hêtre,
Ne saura jamais rendre dans ses chants,
Les divins secrets des bois et des champs !

Par sa beauté, sa grâce et son âme exaltée,

Digitized by Google

Adonia, bientôt, devint l'enfant gâtée,
De ses maîtresses sœurs et du pensionnat.
N'était l'atroce peur qu'on ne l'espionnât,
Qu'on n'allât fureter, jusque dans ses copies,
Pour trouver d'Uriel des vers d'amour impies,
Elle eût été calme en ce séjour écarté.
Pour choisir sa lecture, elle eut la liberté,
Parmi les imprimés de la bibliothèque,
D'étudier l'histoire ancienne, juive et grecque.
Elle aurait essayé de comprimer son cœur,
De mâter de l'amour la bouillante vigueur.
Si son père n'était arrivé pour lui dire,
L'imprudent ! que malade, Uriel en délire,
Avait fait demander sa mère, partie hier.
« Ce gars, d'être un précoce athlète, était trop fier !
Contre la mort cruelle, il n'existe pas d'herbe,
Ma fille, ajouta-t-il, la nouvelle est acerbe.
Mais apprends : le jour même où ton Uriel meurt,
Tu rentreras chez moi, sans obstacle et sans heurt. »
Adonia, hors d'elle, à se décider prompte ;
Cavale de pur sang, que nul jockey ne dompte,
Violant la consigne, après le lent départ
De son père, et s'armant seulement d'un poignard,
Franchissant en sa course une forêt épaisse,
Au seuil de leur maison, grâce à cette vitesse,
Reçut et salua son vieux père attardé.
« A quel malin esprit, ma fille, as-tu cédé ?
Lui cria le vieillard. As-tu mis dans ta tête,
De me faire mourir et d'en faire une fête ? »

Digitized by Google

« Mon père, lui dit-elle, apaisez ce courroux !
Votre fille mourra, j'en suis sûre, avant vous !
Je vais partir demain pour soigner Uriel.
S'il meurt, vous n'aurez plus de fille ; homme cruel ! »
Malheur ! Elle avait trop présumé de sa force.
D'une fièvre, en la nuit, elle sentait l'amorce.
Et le matin au jour, aux premières lueurs,
Des frissons froids, suivis de mortelles sueurs,
En secouant son corps, obscurcissaient son âme.
(A travers ces deux cœurs courait la même trame.)
Uriel avait, grâce à sa complexion,
Vaincu la fièvre chaude et la congestion.
Mais il n'attendait pas sa guérison complète.
(Une âme, en s'incarnant, dans l'autre se reflète.)
Dans un rêve, ayant vu son amie en danger,
Sans plus se soucier du boire et du manger,
Il partit. Ayant fait une marche forcée,
Il arrive, en traînant une jambe entorsée.
Mais avant de rentrer dans sa propre maison,
Il va voir la malade, et tombe en pamoison.
Elle, le croyant mort, et lui, la croyant morte ;
De se revoir vivants, la secousse était forte !
Puis, tous deux rétablis, — quelles félicités ! —
S'être aimés et s'aimer, morts et ressuscités !

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE

PREMIÈRE PARTIE

C'était fait ! d'Uriel le père inébranlable,
A la mère opposant son véto préalable,
En dépit des conseils et même des défis,
Venait de déclarer à son précoce fils,
Bien qu'il fût un prodige et qu'il fût fils unique,
Qu'il fallait renoncer à l'état rabbinique ;
Que voyant son fils plus vigoureux que jamais,
Il était décidé. Que, d'ailleurs, désormais,
Ne pouvant plus pour lui payer des frais d'études,
Il aiderait son père, en ses travaux trop rudes.
« J'ai sept filles ! dit-il. L'aînée a dix-huit ans.

Digitized by Google

Sept filles ! Dieu du ciel. J'en ai des cheveux blancs !
Ton père se fait vieux. Regarde-moi. Mon torse
Par l'âge se courbant, perd sa moëlle et sa force !
Il faut songer aux dots, pour marier tes sœurs.
D'infidèles valets me font, en successeurs,
Une âpre, déloyale, injuste concurrence.
Tu les remplaceras ! Et pas de résistance ! »

Quelle métamorphose ! Et quel déguisement !
Uriel, dès l'enfance, était tendre et clément
Pour ses bêtes, étant pour lui des sœurs muettes.
Il les jugeait selon leurs regards et leurs têtes.
Il causait dans sa langue avec chaque animal.
Par la croupe il sautait sur le dos d'un cheval.
Le premier des coureurs, pour la course rapide.
Le plus fort pour la lutte et le plus intrépide.
Ses bras étaient musclés pour tous les jeux d'assaut,
Et ses dents arrachaient, en mordant, le morceau.
Avec cela chantant des chansons à la mode,
Sur des airs défendus, par le policier Code.
On dit que le malheur à quelque chose est bon.
La beauté d'Uriel, devenu maquignon,
Et par sa maladie un peu décomposée,
Comme s'ouvre une fleur, par la pluie arrosée,
S'épanouit dans l'air, et malgré son lourd faix,
Le jeune adolescent parut un homme fait.
Et voici le tableau de son nouveau costume.
D'un marchand de bestiaux de ce temps la coutume.
La blouse en toile bleue, atteignant les genoux.

Digitized by Google

Un fouet, mis en sautoir, au manche de cuir roux.
Des bottes d'écuyer, aux longues tiges molles ;
La casquette en velours bordé de fariboles.
Pour ornement final, que nous appelons clou,
Un foulard de couleur, flottant autour du cou.
Son père était joyeux, mais sa mère, réduite
Au silence, songea pour son fils à la fuite.
En voyant Uriel en valet costumé,
Adonia partit d'un rire comprimé.
Puis, elle lui dit : « C'est Riel que l'on te nomme.
Valet de nom, tu n'en seras pas moins un homme !
Mon nom d'Adonia, je ne veux plus l'avoir
Non plus. Appelle-moi Donie. A mon lavoir,
Ma servante a ce nom. Elle s'appelle Besse.
Mais on la nomme ainsi, du nom de sa maîtresse.
C'est simple, c'est champêtre et moins prétentieux.
A cheval maintenant, nous monterons aux cieux !
Car tu sais que je suis une bonne écuyère.
Nul ne pourrait monter ma jeune poulinière,
A poil nu, comme moi, la bride sur le cou ;
Ni mon pie étalon, sans mors, rien qu'un licou.
Mes bêtes sont pour moi, d'une douceur humaine.
Avec caresses, sucre et des soins je les mène.
Mon étalon me suit partout comme un mouton,
Je le monte comme un homme, à califourchon.
Poètes, nous ferons d'épiques chevauchées
Aux régions d'amour, par les dieux recherchées.
Mon père est plein de joie à te voir travesti.
Ma fille, m'a-t-il dit, le voilà converti !

Digitized by Google

Il lui fallait cela pour devenir mon gendre ;
Je pourrai m'en servir pour une vache à vendre.
Tu prisais ton ami, plus cher qu'il ne valait.
Tu voulais un rabbin, tu n'auras qu'un valet !
Je lui dis : Ce n'est pas l'habit qui fait le moine.
C'est l'esprit ! c'est le cœur ! le seul vrai patrimoine,
Que le Créateur donne à chaque être en naissant.
Le haut, le bas dans l'homme est déjà dans le sang.
Si j'étais mendiante, habillée en guenilles,
Ne me reconnaîtrais-tu pas, parmi les filles ?
Je puis avec toi vivre et sans me marier.
Mais si je me marie, Uriel, ouvrier,
Ou ministre ; fût-il vacher et moi vachère,
Nul autre époux que lui, ne me dira : « Ma chère ! »
Ta mère avec tes sœurs vont pour toi comploter.
Tes sœurs ne comptent pas sur toi pour les doter.
Elles aimeraient mieux te voir dans une chaire,
Que de te voir conduire et fouetter une paire
De chevaux pomponnés, pour les vendre au marché,
Et penché comme un lys, au point d'être fauché.
Mais, moi, je ne crains rien. Je suis loin de te plaindre.
Rien n'abat mon ardeur et rien ne peut l'éteindre !
Dans ton nouvel état, en sa réalité,
Je vois notre destin et sa fatalité.
Unis, nous le serons ! Mais c'est en Amérique,
Où de tes dons divers se trouve la rubrique.
Dans ce monde nouveau, pays de liberté,
Je veux voir éclater ton génie indompté.
De ce monde élevé, le faîte nous appelle !

Digitized by Google

C'est l'amour qui nous guide et Dieu nous tient l'échelle !
Laisse-toi donc grandir, en faisant ton métier,
Sois marchand de bestiaux, mais sois-en le premier.
Tu n'es, certes, pas fait pour ce commun négoce.
Ton âme est d'un autre âge, et ton corps est précoce.
Et tu seras toujours, un élu des élus !
Mais pour nous marier, il faut deux ans et plus.
Moi, je suis déjà grande. Il me semble être vieille,
Avoir des cheveux blancs ; une fleur qui s'effeuille.
Il me semble être mère et parler à mon fils.
Je te fais des sermons, et des sermons confits.... »
— Parlez, parlez encor ! Des hauteurs inconnues,
Vous descendez pour moi, comme un ange des nues !
Ce que fut à Jacob la divine Rachel,
Vous l'êtes et plus belle, à moi, votre Uriel !
Quatorze ans, jour et nuit, il a servi de pâtre,
Pour obtenir sa fille, à ce cruel parâtre.
Si, pour vous obtenir, votre père voulait,
Que je fusse toujours, son pâtre et son valet ;
Je n'hésiterais pas une seule minute !
Dussè-je rencontrer dans cette longue lutte,
Des monstres d'ennemis, des chacals et des loups ;
Coucher sur l'herbe humide, et manger des cailloux !
Je n'exagère pas, ma Rachel, ma Donie !
Dans ta petite main, tu tiens toute ma vie.
Si je reste au village, en homme déclassé,
C'est pour respirer l'air, où ton souffle a passé !
Et si tu me disais : « Pars ! Fuis ! Meurs ! Je l'exige ! »
Je fuirais ! Je mourrais ! Je suis ton homme lige !

Digitized by Google

Dieu nous a pétris, d'un seul coup, de sa main.
Notre âme tient de lui ; le corps seul est humain !
Laisse mon corps grandir. Emporte ma pensée ;
Pensée et corps, tout est à toi, ma fiançée ! »

Mathis, jeune orphelin, vigoureux sauvageon,
Né d'une fille-mère, et morte d'abandon,
N'ayant pas d'autre état, que le vain pâturage,
Comme gardien et pâtre et porteur de fourrage ;
N'ayant jamais reçu d'un maître une leçon,
Pour lire et pour écrire et, d'ailleurs, bon garçon.
Fut, malade, soigné par la fille du maire,
Qui, charitablement, lui tenait lieu de mère.
A neuf ans et guéri, près Fidèle nichant,
Son dévouement parut si franc et si touchant,
Que le maire le prit, pour son garçon d'étable,
Par les servantes mis à l'écart de leur table.
Un jour, porteur d'un pot, suivant Donie au bois,
Chargé d'y recevoir les fraises d'or de choix,
Qu'elle-même cueillait, pour régaler son père,
Il vit à deux pas d'elle, une grosse vipère.
Et prompt, jetant au loin les fraises et le pot,
L'écrasa de son pied et de son lourd sabot.
Et Donie, oubliant du gamin la naissance,
Soit par bonté du cœur, soit par reconnaissance,
L'école refusant Mathis, comme bâtard,
Lui paya des leçons et des maîtres à part.
Et ce garçon devint, son école finie,
Le messager du maire et le groom de Donie.

Digitized by Google

Toutes les nations sur ce point sont d'accord :
C'est par l'honnêteté que se conserve l'or.
N'importe le commerce, a dit un vieux derviche,
Fais-le ! mais sois honnête et tu deviendras riche.
La traite des bestiaux est un commerce usé,
Où, sur tous les marchés, on joue au plus rusé.
Des bêtes les défauts sont comme ceux des hommes.
C'est sur ce plus ou moins que se règlent les sommes.
Il faut bien s'y connaître. Et tel, le plus huppé,
Croyant avoir rusé, n'est qu'un trompeur trompé.
Mieux vaut l'état de serf, et malgré ses attaches,
Que celui d'un marchand de chevaux et de vaches !
Surtout sans les tramways et les chemins de fer...
Riel d'un paradis, tomba dans un enfer.
Debout, longtemps avant l'aube, on soigne sa bête,
Qu'il faut accompagner, qu'il pleuve, ou qu'il tempête,
Dans la boue et la neige, avançant, pataugeant,
Pour prendre au saut du lit un client, Pierre ou Jean.
Parcourant tout crotté, trois et quatre villages,
Au dos souvent un veau, qui vous fait des sillages ;
N'ayant pour tout dîner qu'un morceau de pain bis,
Parfois trempé de lait, trait à la main, d'un pis.
Jamais de parapluie ! Et les mains sans mitaines.
Qu'il crève, lui ! pourvu que ses bêtes soient saines !
Le paysan du moins, reste l'hiver chez lui.
Le marchand est dehors, et s'il ne gèle, il cuit.
Puis rentrant affamé, sa table toute prête,
Il faut auparavant faire manger sa bête.
Le sabbat seul au juif, est un repos complet.

Digitized by Google

En ce jour, il n'est plus, ni maître, ni valet.
Jour qu'il consacre à Dieu ; jour de liesse et de joie.
Nul malheur ne l'abat, nul fardeau ne le ploie.
Grands et petits, égaux devant le juif pieux,
Prennent part à sa table, au dîner copieux.
Au bout de quelque temps, la bête du juif même,
Reconnaît le sabbat, pour son repos qu'elle aime.
Nulle affaire non plus, pas pour un million.
Le sabbat fait un saint du dernier maquignon.
Uriel fut soumis à ce train de galère,
Non sans voir s'amoindrir l'estime populaire.
La compensation à ces vilains travaux,
Ce fut, par lui doublé, le trafic des chevaux
Les dangers sont plus grands : défauts rédhibitoires,
Vices secrets nombreux, qu'on ne voit pas aux foires.
Uriel connaissait tous ces défauts du sang.
Mais quel fier cavalier ! Le bel adolescent !
Quand sur un étalon, sans éperons, ni selle,
A côté de Donie et se penchant vers elle,
Ils chevauchaient, tous deux, sans haltes, sans arrêts,
Dévorant, respirant les senteurs des forêts ;
Se reposant une heure, ombragés par un hêtre,
En laissant leurs chevaux, dans les herbes pour paître.
Puis, rentrant vers le soir, et toujours au galop,
Au milieu des bravos et des sons de grelot !

Se voyant tous les jours, ils passaient leurs soirées,
A l'étude de leurs lectures préférées.
Donie étudiait la Bible en allemand,

Digitized by Google

Mais non sans la soumettre à son sain jugement.
Outre un précis français d'histoire universelle,
Riel lisait Corneille et Schiller avec elle.
Lui, restait tous les soirs fort tard chez le rabbin.
Poursuivant son hébreu. «Tu n'es plus un bambin !
Lui dit le pasteur. Va ! fuis ! pars pour l'Allemagne !
Après treize ans le juif est majeur. Pars et gagne
Ta vie ! Et tes parents, quand tu seras parti,
Ne craindront plus pour toi, de te voir converti.
Assez de tes amours ! N'as-tu pas le diplôme
De rabbin ? Il te faut encor celui de l'homme !
Maintenant je te prie, et pour me rassurer,
De faire le serment de ne pas abjurer
Pour la chrétienne foi, clandestine ou publique ;
Pour être l'époux d'une épouse catholique ! »
Uriel répondit : « Merci ! Mais c'est en vain !
Car l'esprit de Donie, esprit vraiment divin,
Et son âme de vierge, idéale, angélique,
Au-dessus de la juive et de la catholique,
Planent dans des hauteurs, que nous n'atteignons pas ;
Au-delà de la vie, au-delà du trépas !
Mieux que moi, mieux que vous, et depuis sa naissance,
Elle a vu le vrai ciel et du vrai Dieu l'Essence.
Prophétesse elle est née. Et comme Débora,
Heureux le peuple, auquel elle commandera ! »

Un hiver rigoureux de neiges et de glaces,
Laisse, même en été, d'ineffaçables traces.
Le citadin cossu, bien chauffé, bien couvert,

Digitized by Google

Ne se figure pas ce que c'est que l'hiver.
Les arbres au printemps, un moment avant l'aube,
On dirait, saluant la lumière du globe,
Sans le moindre zéphir, et sans le moindre vent,
Remuent leurs faîtes drus, en arrière, en avant,
D'un doux sussurement. C'est, dit-on, leur prière;
Leurs chants, glorifiant le Dieu de la lumière.
Ces arbres, en hiver, sont des cadavres froids.
Les neiges ont blanchi les branches de leurs bois.
Plus de gais bruissements et plus de doux murmures!
Rien que des hurlements, des claquements d'armures!
A travers le brouillard, les sifflets des hiboux,
Les *coua coua* des corbeaux, et les *hou! hou!* des loups.
Les ruisseaux en été, secs, pleins d'herbes fleuries,
De leurs bourbeuses eaux, inondant les prairies,
En font un vaste champ de gel et de frimas;
D'erratiques glaçons d'innombrables amas,
Et l'œil n'aperçoit plus qu'une plaine gelée,
Avec des tertres blancs, de neige amoncelée.
Par un de ces hivers, rigoureusement fort,
Uriel sans Donie aurait trouvé la mort.
Plusieurs fois vers la nuit, retournant au village,
Le chemin de traverse abrégeant le voyage,
Après avoir passé, les dents claquant de froid,
Par un bois déjà sombre, et non sans grand effroi,
Glissant sur des guérets dont toute la surface,
D'eau de neige inondée, était prise de glace,
Il rentrait engourdi. Ses pieds étaient gelés.
Ses habits déchirés et ses genoux pelés.

Digitized by Google

Et quand sa mère au père imputait ce supplice,
Le père répondait : « Il faut qu'il s'aguerrisse ! »
Un jour Riel avec deux jeunes compagnons,
Par un temps infernal de neige en tourbillons ;
Aveuglés, secoués, comme en mer de tangage,
Tombèrent dans un tas, au moins haut d'un étage,
De neige accumulée, et criant : Au secours !
Mais toujours enfonçant, et leurs souffles plus courts.
Rien ! Personne ! Le sang leur sortait de la gorge.
Quand Fidèle et Mathis, revenant de la forge,
Pour un fer de cheval, reconnurent la voix
D'Uriel, et jugeant qu'il était aux abois,
Mathis courut sonner le tocsin de détresse,
Et Fidèle, d'un bond, avertit sa maîtresse.
Le tocsin c'est le feu ! Mais Donie accourant,
Par Fidèle conduite, et Mathis requérant
Des paysans, à grands coups de pioche et de houe,
On entame la neige, qui s'effondre et se troue.
Et les trois jeunes gens, moitié morts, étouffés,
Furent portés chez eux, pour être réchauffés.
Uriel, en sortant d'une courte agonie,
Grâce aux soins de sa mère, à côté de Donie,
Ne pouvant dire un mot, les tenait par la main.
Et Mathis, à cheval, en brûlant le chemin,
Galopait pour chercher dans la ville voisine,
L'élixir du docteur, prescrit pour médecine.
Le bon Fidèle aussi, ses pattes sur le bord
Du lit et rassuré, témoigna son transport,
En lèchant d'Uriel les mains et la figure.

Digitized by Google

Et cet instinct de joie, était de bon augure.
Uriel n'était pas encor hors de danger,
Que Donie apprêta sa fuite à l'étranger.
En priant le rabbin, qu'en ce sens il agisse...
Le père encor répond : « Il faut qu'il s'aguerrisse ! »

A peine rétabli, le jeune homme roula
De danger en danger, de Charybde en Scylla.
Son père un jour lui dit, revenant d'une foire :
« Il me faut une vache à lait, mais toute noire.
Je n'en ai pas trouvé, d'où je viens, au marché.
Mais un négociant juif, qui s'appelle Moché, [1]
M'a dit qu'il en est une, au bout de son village,
Qu'il sait qu'elle est à vendre et noire de pelage.
Tu vas me l'acheter, à n'importe quel prix.
Tu te moques de moi ; tu jettes de hauts cris,
Et tu ne comprends pas, pourquoi de couleur noire ?
Mais malgré ton beau nez, fourré dans ton grimoire,
Tu ne sais rien de rien ; oui, mon fils, rien de rien !
Et nos doctes rabbins en savent moins qu'un chien !
Sache que dans la vie, il est nombre de choses,
Qui pour nos soi-disant savants, sont lettres closes.
Mais assez là-dessus ! Tu l'apprendras plus tard.
Va m'acheter la vache, et dépêche-toi ! Pars ! »
Il fallait traverser la forêt de trois lieues,
Bien faite pour donner aux passants des peurs bleues.
A Donie Uriel, parlant de cet emploi,
« Nous t'accompagnerons, nous deux, Fidèle et moi.

[1] C'est le mot hébreu pour Moïse.

Digitized by Google

Lui dit-elle. Et Mathis, sa hache à la ceinture,
Ne sera pas de trop. La forêt n'est pas sûre.
Elle est pleine de loups et de fauves humains.
Mais Fidèle a des dents, et nous avons des mains ! »
On tâchait d'arriver au village avec l'aube,
Pour estimer la vache et voir sa noire robe.
La forêt traversée et le marché conclu,
Car la bête fringante à Donie avait plu ;
Il fallait l'emmener. A peine trois ans d'âge,
N'ayant quitté l'étable, elle était fort sauvage.
Le fils de la maison, lui seul, la caressait ;
Seul, il pouvait la traire, et seul, il la troussait.
Elle avait l'œil farouche et les cornes en pointes.
Mathis pour la dompter, de doubles cordes jointes,
Autour du front nasal, et serrant les naseaux,
La sortit dans la cour. Mais comme des roseaux,
Elle rompit la corde et rejeta son guide,
A trente pas au loin, comme un vieil invalide.
Donie, alerte et prompte, accourut vers Mathis.
Quand la bête enragée, et de bonds abrutis,
Se rua sur Donie, épouvantée, aphone.....
Mais Uriel, plus prompt que la foudre qui tonne,
Faisant front à la bête, et reculant d'un pas,
Pour donner libre cours à ses musculeux bras,
Sans mesurer longtemps ses forces et leurs bornes,
De ses deux mains de fer, la saisit par les cornes...
Et crac ! la renversa comme un lambeau de chair,
Sur un tas de cailloux, les quatre pieds en l'air.
Au cou de son sauveur, et l'embrassant, Donie

Digitized by Google

S'écria : « Que je sois, et maudite et bannie ;
Que plutôt on m'envoie à l'enfer, sans appel ;
Que de vivre un seul jour sans toi, mon cher Riel !
Ton corps est aussi souple et fort que ton génie !
Ah ! ne cesse jamais, jamais d'aimer Donie !
Être unis seulement un jour, et puis la mort !
Pourvu que nous ayons tous deux le même sort ! »

La bête comme l'homme, ayant trouvé son maître,
S'adoucit et devient plus facile à soumettre.
Uriel l'emmena sans encombre et sans bruit.
Quand le père lui dit : Demain soir à minuit,
Tu connais comme moi, la belle Anne-Marie.
Sa vie est en danger par la sorcellerie.
— La plus grande beauté du village voisin ?
Servante mariée avec son vieux cousin ?
— Précisément, c'est-elle ! Elle est ensorcelée.
Chose, qu'en grand secret, elle m'a décelée.
Il est riche, son vieux, mais ils n'ont pas d'enfants.
Motus ! sur tout cela. D'ailleurs, je te défends
De t'en moquer ; d'autant moins que le moindre blâme
Compromettrait l'affaire et l'homme, en étant l'âme.
Elle m'a dit qu'un vieux sorcier l'ensorcelait ;
Que ses vaches de choix ne donnaient plus de lait.
Que ses nourrins perdaient leur évidente graisse.
Et pour que cet état de choses disparaisse,
Elle suit les conseils d'un jeune et fort sorcier.
Voici pourquoi, mon fils, tu m'as vu négocier
Pour une vache noire. Et tu verras le reste.

Digitized by Google

Mais sans ouvrir ta bouche, et pas le moindre geste! »
« Mon père, dit Riel! Tu crois donc aux sorciers? »
— Si j'y crois, j'en ai vu. Ce sont les carrossiers
Du diable. Oui, j'en connais et surtout des sorcières.
J'en ai vu le matin, au milieu des clairières;
Cheveux épars! pieds nus! et rentrant du sabbat.
C'est sur elles, dit-on, que le diable s'abat,
Pour avoir manqué l'heure, aux sons d'infernaux cuivres.»
— C'était probablement des ivrognesses ivres!
— Des sorcières, mon fils, de leur sabbat rentrant,
Et dans un satané désordre transparent. »

Le sol était boueux, d'une pluie importune.
Pas une étoile au ciel, pas un rayon de lune!
Un faible lumignon éclairant un hublot,
Et dans la grange un homme avec un sourd falot.
Minuit étant sonné, la vache étant venue,
Anne-Marie en jupe, et la poitrine nue,
Glissa hors de sa porte, étant, d'ailleurs, en deuil,
Prit sa croix de jais noir, la coucha sur le seuil
De l'étable, abritant deux vaches couleur moire,
Valant le triple au moins de la vachette noire;
Marmottant et faisant le signe de la croix,
Qu'en invoquant la Vierge, elle faisait trois fois.
Puis, elle disparut vivement dans la grange.
Le père d'Uriel, dans un jargon étrange,
Après avoir sorti les deux vaches en troc,
De sa plus forte voix, cria : *Mi yidmé loch!*[1]

[1] Mot hébreu, « qui peut être comparé à toi! »

Digitized by Google

Et frappa d'un gourdin tous les murs à la ronde,
A chasser et damner tous les sorciers du monde.
Un fumier se trouvait au milieu de la cour.
Des épines en tas, le couvraient tout autour.
Sur ce fumier, Riel, courant après la bête,
Une épine pénètre en son pied et l'arrête.
Un long, douloureux cri, retentissant au loin,
Sortit de son gosier ; lorsqu'un homme, d'un coin,
Sautant sur lui d'un bond, le saisit par sa sangle,
Et lui dit : « Pas un cri, jeune homme ! ou je t'étrangle ! »
Essayant d'un mouchoir, enroulé sur ses doigts,
De lui fermer la bouche et d'étouffer sa voix.
L'homme était grand et maigre, et sa barbe était rousse,
Longue, épaisse et carrée, à donner la secousse
A tout homme peureux, qui l'aurait rencontré,
Dans un fourré de bois, tout seul et sans son gré.
« Mais, lui cria Riel : une épine pointue
M'a traversé le pied ! — Silence ! ou je te tue ! »
Et voyant dans la grange, une ombre s'avancer,
Il y porta Riel, pour le faire panser,
Par la jeune et belle Anne, aussi bonne que tendre,
Afin de l'empêcher, qu'il ne se fît entendre.
(Les vaches devant lui, pour les mettre à l'abri,
Le père, déjà loin, n'entendait pas un cri.)
L'épine au pied était à la fois longue et mince.
On ne put l'arracher. On n'avait pas de pince.
Mais au risque de voir son pied percé perclus,
Le blessé se calmait et ne se plaignait plus !
Ses yeux ne voyaient plus que la belle Anne en jupe,

Digitized by Google

Et sa poitrine nue. Uriel fut-il dupe
De ses sensations ? D'amour un apprenti,
Encor pareil effet, il n'avait pas senti.
Pour lui, Donie était l'ange et non une femme.
Marie-Anne, elle aussi, sentait d'amour la flamme.
Envahir son cœur pour le bel adolescent.
Et suçant sa blessure, encor pleine de sang,
Elle allait l'embrasser. Quand l'homme à barbe rousse,
S'élance furieux, la saisit et la pousse ;
Et s'enfuit avec elle, éteignant le falot.....
Dans la cour le mari, cria : « Ma femme ! hallo ! »

De l'homme les rapports des effets et des causes,
Se font aussi sentir dans les petites choses.
Riel pour son commerce, au bout de quelques mois,
Des clients de son père, était l'homme de choix.
Ne rusant, ni mentant, au profit d'une bête,
Et n'en rajeunissant, ni les pieds, ni la tête,
Disant sur l'animal la stricte vérité,
Tant pour être vendu que pour être acheté.
Et quand il fut trompé, ne trompant pas un autre.
Boue habituelle, où plus d'un marchand se vautre.
Une affaire était faite en dix mots échangés,
Et les conflits étaient, entre amis arrangés.
D'ailleurs, partout connu pour un garçon de chance,
Apportant le bonheur, à l'affaire qu'il lance.
Sa mère aussi disait : Mon fils, quand même il dort,
Le plomb que tient sa main, change et devient de l'or.
Le père, respectant de son fils la parole,

Digitized by Google

Ne défalquait jamais d'une affaire une obole.
Uriel, à son tour, maître de son argent,
En pourboires gagné, n'ayant jamais d'agent,
Employa largement ses honnêtes richesses,
A surprendre Donie, outre d'humbles largesses,
De friandes douceurs, de présents en bijoux,
(L'amour est un enfant, il lui faut des joujoux.)
Toujours avec l'argent gagné sur ses aumailles,
D'un diamant en bague, offre de fiançailles !

Riel rentra pensif et métamorphosé.
Jusqu'à cette soirée, il n'avait pas osé
Imprimer à Donie un baiser sur la lèvre.
Depuis cette aventure, et comme pris de fièvre,
Il trembla, frissonna, en lui prenant la main.
Et sans se demander, sans chercher l'examen,
Ni de ses sentiments, ni de sa conscience,
Se croyant parfois pris d'un accès de démence,
Il la voyait en rêve, en venant acquiescer,
A prendre sur sa lèvre un amoureux baiser.
La serrant sur son cœur, au risque de l'étreindre,
Pour allumer sa flamme, ou plutôt pour l'éteindre !

Fut-il jamais, est-il dans la vie un hasard ?
Tout fait est-il fortuit, sans génie et sans art ?
L'homme est-il le jouet d'une herbe indigérée ?
D'une bête qui passe, aveugle ou mal ferrée ?
Question épineuse, et par nos grands penseurs,
Qui de l'âme et du cœur, sont les vrais ascenseurs,

Digitized by Google

Soulevée et pesée, admise et discutée,
Et sans solution, à la fin écartée.
Pascal là-dessus dit : Le hasard est un cas,
Par Dieu lui-même écrit, mais qu'il ne signe pas.
Donie à cet essor, devint triste et pensive,
Et se disait à part : Je voudrais être juive !
Uriel a seize ans, j'en ai peu moins que lui.
Selon le rite juif, et grâce à son appui,
A l'autre bord du Rhin, nous trouverons peut-être,
Étant tous deux majeurs, pour nous unir, un prêtre.
J'y songe quelquefois et je n'ose y penser.
Mon père m'aime tant. Ce serait l'offenser.
Il nous faudra partir, partir pour l'Amérique !
Un rêve ! Mais qui n'est nullement chimérique !

Un gros évènement, longtemps inaperçu,
Toujours éclos de l'acte et dans son œuf conçu,
Comme un coup foudroyant, compromettant leur vie,
Frappa subitement Riel et son amie.
Dans son rêve étoilé d'amour et d'amitié,
Riel ne sentait rien de sa piqûre au pied.
De temps en temps pourtant, d'une douleur intense,
Il sentit au mollet comme des coups de lance.
Mais tous les jours dehors, par la pluie et le vent,
Il crut que ce n'était qu'un refroidissement.
La fête de *Pourim*, jour de grande allégresse,
C'est la fête d'Esther, d'universelle ivresse,
Que le Talmud consacre, en disant : « Ce jour-là,
On ne doit distinguer le *hélas*, du *holà* »

Digitized by Google

Coïncidait avec un jour de grande foire.
A travers la forêt boueuse, épaisse et noire,
Longtemps avant le jour, il fallait cheminer,
Pour arriver à l'aube, afin de combiner
Les affaires avec Esther et Mardochée,
Et de joindre la fête, à ces noms attachée.
En pleine nuit Riel, seul et sans compagnons,
A travers le village et ses obscurs pignons,
Conduisait une vache, auparavant troquée ;
On eût dit, elle aussi, d'une épine piquée,
Qui se couchait, à tout instant, tout de son long,
Et qui malgré les coups, restait là comme un plomb.
En ce moment passa le père, en toute hâte,
A cheval. « Ta vache est d'une drôle de pâte,
Lui dit son fils. Descends, et viens à mon secours !
On ne pourra la vendre, elle n'aura pas cours. »
— Je te l'ai déjà dit, qu'elle est ensorcelée !
— Ta sorcière aux pieds nus, en jupe, échevelée ;
Mon père, je l'ai vue, ainsi que ton sorcier.
Une horrible crapule ! un gueux ! un besacier !
Je connais ton sabbat et tes sorcières mornes.
J'ai vu le diable aussi, mais pas à lui les cornes !
Je te parais, mon père, un peu trop incisif,
Mais ces bêtes d'erreurs sont indignes d'un juif !
Et vrai, si de ta foi, c'en est une colonne,
Tu peux la mettre au tas. Je sais ce qu'en vaut l'aune. »
Jamais Riel n'avait osé parler ainsi.
Mais voyant dépérir sa bête, et lui, transi,
Et son père à cheval, comme un étranger rogue,

Digitized by Google

Passer comme le vent, un jour de fête en vogue,
Pour aller festoyer, et sans se soucier
De son fils en détresse, imputée au sorcier,
Le lien de famille, encor fort en son âme,
Se rompit, comme un fil de lin qui sent la flamme.

La vache non vendue, et le père rentré,
Riel la ramena, triste et contre son gré.
Un soi-disant ami, portant le nom d'Élie,
L'accompagnait ; ami d'un jour qui vous oublie.
Une croix de bois noir, au cœur de la forêt,
Sur le bord d'un fossé, servait de point d'arrêt.
A ce point arrivé, Riel, naguère ingambe,
Comme paralysé, ne put lever sa jambe,
Tuméfiée, enflée en un seul gros tuyau,
De la plante du pied, par-dessus le moyau,
Il dit à son ami : « Va, ramène la bête.
Préviens mes père et mère et prends part à la fête.
Qu'on vienne me chercher, à cheval, en chariot.
Préviens aussi Donie et Mathis, son petiot.
Va ! Pars au pas de course, et que la vache crève !
La nuit va me surprendre. Et si l'on ne m'enlève,
Je suis un homme mort ! » Le jeune ami partit.
Se traînant vers un chêne, Uriel s'y blottit.
Surpris par des chaleurs et des frissons de glace,
Malgré la fièvre, il voit un bûcheron qui passe,
Le dos chargé de bois. « Hé, là-bas ! bûcheron !
Lui cria Riel, si tu n'es pas un poltron,
Jette ton bois, prends-moi, croisé sur ton épaule,

Digitized by Google

Pour me porter chez moi. Ce n'est pas une obole,
C'est cent sous que je t'offre en argent : les voici ! »
Mais jetant son fagot, de bois volé farci,
Le bûcheron, au lieu d'accepter cette course,
Arrache d'Uriel, et sa pièce et sa bourse.
Puis, le roulant du pied au fossé, comme un fût,
« Crève ! bougre de juif ! » dit-il. Et disparut.
— Sois maudit, et maudits soient les tiens et ta femme !
M'entends-tu, misérable ! Entends-tu, gueux infâme !
Uriel te maudit, et son Dieu l'entendra !..... »
(Il mourut quelques mois après du choléra.)
Mais Élie arrivé, hors d'haleine, à l'entrée
Du village, où d'Esther la fête consacrée
Battait son plein ; traîné par divers compagnons,
Mangeant, chantant, buvant de maisons en maisons,
Et roulant aviné, lui-même sous la table,
(La vache toute seule entra dans son étable.)
Ivre, avait oublié le malheureux Riel,
Se mourant, étouffé par l'air pestilentiel,
Sous d'affreuses douleurs et d'intenses fièvres,
Et le nom de Donie, échappant de ses lèvres.

Ne voyant pas son fils, à neuf heures, rentré
La mère, toute en pleurs, le visage empourpré,
Arrêtant son mari, lui dit, hors d'elle, et comme
Une folle. « Mon fils ! Où l'as-tu, cruel homme !
Où l'as-tu laissé ? » « Bah ! dit l'homme. Il est, il boit,
Probablement avec ses compagnons. Il doit
Être rentré. » La mère alors avec Donie

Digitized by Google

Accourant, rencontra dans une compagnie
Élie, un peu remis, titubant du jarret,
Qui leur dit : « Votre fils, il est dans la forêt,
A la croix noire ! Il a la jambe toute enflée,
Et ne peut faire un pas ! » Son haleine essoufflée
Lui coupa la parole. A peine ces mots dits,
Que traité comme un traître, élève de bandits,
Il fut roué de coups de poing et de vaisselle,
Dont un tesson en pointe, aveugla sa prunelle !
La foule, en accourant, quittant cet assassin,
Et se ruant d'abord à sonner le tocsin ;
S'apprêta pour partir, à cheval, en voiture.
L'un montrant une corde et l'autre une ceinture.
Donie, en s'élançant sur son pie étalon,
Sans cravache et sans un éperon au talon ;
Ventre à terre, et fendant l'air, comme ayant des ailes ;
Arrachant aux cailloux des bouquets d'étincelles ;
Derrière elle Mathis sur la jeune jument,
Arrive à la croix noire. Et juste en ce moment,
La lune miroitante, émergeant d'un nuage,
Sur Uriel, pâmé, sur son pâle visage,
Dessinait le reflet d'un nimbe en cercle rond.
Donie en se penchant, le baisant sur le front,
Et sans perdre de temps, sans dire une parole,
Fit approcher Mathis, le mit sur son épaule,
Et se rangeant d'un bond sur son gras étalon,
Elle hissa Riel devant, comme un pilon,
Le tenant de sa droite, et la bride en main gauche ;
Et partit, on eût dit, un éclair qui chevauche !

Digitized by Google

Riel était déjà dans son lit reposant,
Quand les autres partaient, discutant et musant.
« Bien heureuse la femme en t'appelant : sa fille !
Moi, je n'en connais pas, allant à ta cheville !
Dit la mère à Donie, en lui sautant au cou.
Devant toi je fléchis humblement mon genou !
Je serai de ta foi, si tu n'es de la nôtre !
Tu seras ma bru ! Toi, ma fille, et pas une autre ! »

Uriel délirait d'une fièvre de mort,
Et naturellement le médecin, un fort,
Déclara net, que pour éviter la gangrène,
Contre laquelle l'art n'a d'herbe, ni de graine,
Il fallait procéder à l'amputation.
On conçoit des parents la désolation.
Mais Donie écoutée, avec la mère intime,
Et traitée en future épouse légitime,
Par un des mouvements, d'involontaire essor,
Dit à l'opérateur : « J'aime mieux le voir mort !
S'il mourait, je pourrais, comme lui, ne pas vivre.
Mais pour m'estropier, je ne voudrais le suivre ! »
Puis amenant son père, ayant sans médecin
Guéri des gars mordus d'une bête à venin,
Celui-ci lui donnant une feuille de lierre ;
« Voici, lui dit-il, l'art, le secret de ton père.
Et voici le moyen de s'en servir. D'abord
L'appliquer à l'envers, et le poison en sort.
Puis en mettant la feuille, et sur l'endroit du lierre,
La peau plate se joint comme sous la meulière...

Digitized by Google

Ces pansements se font au moins trois fois par jour,
Avec de l'eau glaçée, aspergée tout autour. »
Donic exécuta strictement ce précepte,
Avec joie et bonheur le malade l'accepte.
Et redoublant de soins, son fiancé chéri,
Au bout d'un mois, était complètement guéri!

Pour sa grande beauté connue, Anne-Marie
Croyait-elle vraiment à la sorcellerie?
On peut sonder l'abîme, en largeur, en longueur.
Mais de la femme, nul ne peut sonder le cœur.
De ses divers aspects, nul n'aura la mesure.
On voit un temple au loin, de près une masure.
Marie-Anne, un matin, prenant un air dolent,
Portant la poule noire avec un beau coq blanc,
Qu'elle avait promis, lors du minuitain échange
De ses bêtes, apprit, dans un naïf mélange
De passion d'amour et de crédulité,
Et d'une voix caline, au jeune homme alité,
Que son maire, un cafard, étant amoureux d'elle,
Lui cherchait une sotte et méchante querelle.
En faisant répéter au village le bruit,
Qu'elle allait au sabbat, et pas seule, à minuit.
Ayant reçu du diable une vache à lait noire.....
Elle ajouta : « J'en perds le manger et le boire.
Qu'elle soit rousse ou blanche, il faut me la changer.
L'homme roux n'est plus là. Vous viendrez sans danger. »
Donie, en entrant, dit, jouant de sa cravache :
« Que te veut cette femme? » — Elle veut une vache. »

Digitized by Google

« C'est cela, dit Marie. Est-ce que *tu* viendras ? »
Donie, à ce mot *Tu*, laissa tomber ses bras.
Une subite, chaude et rouge fulgurence,
Faisait fumer son front, si calme en apparence.
Riel s'en aperçut et Marie-Anne aussi.
« Je viens trop tard, dit-elle, à part... Et haut : Merci !
Votre père viendra. Père ou fils, c'est tout comme. »
« Madame ! allez-vous en ! Riel n'est pas votre homme. »
Dit Donie, en raillant son injuste courroux.
Et Riel lui conta l'exploit de l'homme roux.

A l'autre bord du Rhin dans le duché de Bade,
Les Juifs d'alors, n'ayant ni fonction, ni grade,
Suivaient de leurs rabbins la juridiction,
Sans publier les bans, et sans immixtion
De la loi de l'État, ni pour les mariages,
Ni pour enregistrer les sexes et les âges.
Donie ayant senti par sa précocité,
Les désirs de l'hymen et sa nécessité,
Et de son jeune ami, voyant les véhémences
De l'amour se trahir par ses effervescences ;
Comme jadis Juliette avec son Roméo,
Dût son lit nuptial devenir son tombeau,
Hâta son mariage, en bravant la justice,
Malgré les préjugés d'un monde peu propice.
Uriel, fût-il même en France converti,
Nul prêtre à les unir, n'eût jamais consenti !
Cherchons, dit-elle, au Rhin le vent à notre poupe...
Mais la distance est loin de la lèvre à la coupe.

Digitized by Google

Le curé du village, en secret dénoncé,
Comme un chaud partisan des Juifs, fut remplacé,
Par un jeune curé, mangeur d'Israélites.
Élève zélateur, chéri des jésuites,
Voulant contre Donie, aimant un juif maudit,
Lancer son anathème, un jour, il se rendit,
Avec force saluts au peuple, auprès du maire,
Et lui dit, d'une voix sournoisement amère :
« Votre fille est folle ! Elle est prise de transports
Au cerveau. C'est certain. On a fait des rapports
Sur elle à l'Évêché, puis, à la Préfecture,
Sur sa conversion, comme juive future.
Qu'elle aille au couvent ! ou vous serez révoqué ! »
« Ce méchant rapporteur est lui-même un toqué.
Lui dit le père. Et si l'on dit ma fille folle,
Qui viendra la toucher, n'aura pas poire molle !
Je ne m'appelle pas maire, mais charbonnier.
Maître chez moi ; de plus, un ancien grenadier. »
« Ah ! lui dit le curé. Vous sifflez haut, beau merle !
On viendra bel et bien, vous prendre votre perle !
Un médecin suffit (j'en serais désolé,)
Pour la déclarer folle et la mettre sous clé.
Votre fille est, dit-on, une habile écuyère,
Fière et précoce. Même on dit qu'elle est sorcière.
Croyez-moi, vous serez contre le pot de fer,
Toujours le pot de terre. Il se casse, ou se perd. »
Cette accusation d'impure ignominie,
Couvrait un brin d'amour du curé pour Donie.
Un tartuffe toujours, concupiscent et faux,

Digitized by Google

Est dans tout zélateur, avec tous ses défauts.

Pendant sa maladie et sa convalescence,
Uriel méditant, scrutant sa conscience,
Résolut dans son for, de braver tous les maux,
Plutôt que de rester négociant d'animaux.
Ayant communiqué sa pensée à sa mère,
Celle-ci l'applaudit par un bravo sommaire.
Et pendant qu'il était au lit, malade et coi,
Il avait rédigé ses préceptes de foi,
Pour les communiquer, les soumettre à Donie,
Qui, disait-il, avait plus que lui de génie.
Car il faut au bonheur de durable union,
Que les cœurs soient d'accord par leur religion.
Et pour sceller l'amour d'un homme et d'une femme,
Que leurs âmes ne soient, qu'une seule et même âme !
A peine hors du lit, Uriel tracassé
Par son père, lui dit : « Assez ! mon père ! assez !
Mon corps me vient de vous, mais de Dieu me vient l'âme.
Le corps, c'est le fourreau. L'esprit, c'en est la lame.
De travailler pour vous, partout, je le promets.
Non pas dans les bas fonds, mais sur les hauts sommets,
D'une spirituelle et glorieuse vie.
Mon âme périrait et serait enfouie,
Dans les puants fumiers des vaches et des veaux.
Ma mère, elle, sait mieux que vous ce que je vaux.
— Tu n'as jamais été que le fils de ta mère.
Conspirant avec toi pour la fille du maire.
Tu parles du fumier, tu crèveras dessus !

Digitized by Google

En vil renégat juif, et sans croire à Jésus.
Demande à ton rabbin. Il connaît des exemples,
De rabbins en abbés, méprisés dans leurs temples ;
Et zélateurs, forcés, pour que l'on croie en eux,
De poursuivre les Juifs, d'accuser les Hébreux,
Inoffensifs et doux, des crimes improbables,
Dont d'anciens chrétiens seuls, eussent été capables. »
Le père abasourdi, tristement anxieux,
N'avait pas regardé sa femme, de ses yeux.
Avant de se coucher, il avait l'habitude
De rester en chemise. Et dans cette attitude,
En sirotant du kirsch, sur son fauteuil de bois ;
De réveiller sa femme, et lui dicter ses lois.
La mère dans l'alcôve était déjà couchée.
« Femme ! s'écria-t-il, d'une voix écorchée,
Je me vois abreuvé d'ennuis et de défis.
N'as-tu pas contre moi, conspiré pour ton fils?
Je ne suis plus d'un char que la cinquième roue.
Je reçois de mon fils des soufflets sur ma joue.
D'un maître je n'ai plus qu'un risible attribut..... »
Alors, également en chemise, apparut,
Comme un spectre, la mère, en levant sa main droite
Vers le ciel, le plafond haut de la chambre étroite,
Et dit à son époux, effrayé de ce ton,
« Par feu mon père ! et par Jéhovah ! Non et non !
Et mille et mille fois encore non ! Dussé-je
Mendier dans la rue et nu-pieds dans la neige ;
Et pour calmer ma faim, étreindre mes boyaux,
Mon fils ne restera pas marchand de bestiaux !
Et quant à ce bel ange, au doux nom de Donie,

Digitized by Google

En elle il a trouvé la terre au ciel unie.
Tu crois plaire au dieu juif : Dieu n'est d'aucune foi.
Pour nous tous, ses enfants, il suit la même loi.
Ma grand'mère était une orpheline tardive ;
Servante catholique, et convertie en juive.
Et je suis, tu le sais, la fille d'un rabbin,
Avec les Montagnards, ayant rompu le pain.
Ce fut le *Décadi*, suite de l'athéisme,
Contre le sabbat juif, la cause de son schisme.
J'avais dix ans. J'ai vu le farouche Schneider.
Et j'ai vu la beauté, qu'il voulait posséder,
Et pour laquelle il est mort sous la guillotine.
Moi-même je devins une riche orpheline.
Un traître de parent, malhonnête tuteur,
M'a tout mangé. J'étais seule, sans protecteur,
Quand tu vins. Tu me vis. Je te rends la justice,
Tu ne demandas rien à la vierge novice,
Que sa verte jeunesse et sa mûre vertu.
Mais j'ai toujours souffert de te voir, le sais-tu ?
Restreint et confiné dans ton négoce, en somme
Brutal et dangereux. Quoiqu'un fort honnête homme,
Un père de famille austère et bon époux,
Ton vif tempérament est trop prompt au courroux.
Mais mon fils à moi tient encor plus de mon père.
Je ne veux pas le voir, ramer dans ta galère.
Il partira ! C'est moi, qui le ferai partir !
Il aura sa Donie et sans se convertir ! »

« Ma fille, dit le maire, abattu, le front blême,

Digitized by Google

Aussi bien, mieux que moi, tu sais combien je t'aime !
Mon amour paternel (je ne l'aurais pas cru,)
S'est encore pour toi, de jour en jour, accru.
Et pourtant j'ai poussé trop loin mon indulgence
Pour ton amour. Ma fille, on te dit en démence.
Il ne s'agit plus d'un couvent, trop bon pour nous,
Mais pour toi, bel et bien, d'une maison des fous.
Certes ! Tu me diras là-dessus, que nous sommes
Nos maîtres et chez nous ! Mais tu connais les hommes.
Ils sont bêtes, méchants, ombrageux, envieux.
Pour rester encor maire, on me trouve trop vieux.
Et toi trop jeune, trop libre d'extravagance.
Le nouveau curé, plein d'audace et d'arrogance,
Leur sert d'inquisiteur. Il ne s'est pas gêné.
Il m'a, dans un discours, rudement malmené.
Plus forts que nous, ils ont le pouvoir et le nombre.
Il faut donc d'un soupçon, éviter jusqu'à l'ombre !
Il te faut renoncer à fréquenter ton Juif.
Quel qu'en soit ton chagrin, intense ou fugitif !
D'ailleurs, à la rigueur j'appellerai la force,
Qui t'écrasera, comme on écrase une écorce !
A quoi bon leur prêter, par bravades, le flanc ?
Point n'est besoin de croire. On peut faire semblant
De croire, comme ils font ! Assister à leurs messes.
Et que même au curé parfois tu te confesses.
Contre l'ennemi vrai, soyons un faux ami !
Et contre un fort tartuffe, un tartuffe et demi ! »
« Tout cela, père, est vrai, lui répondit Donie.
Le danger est réel, personne ne le nie.

Digitized by Google

Mais sommes-nous forcés de courber notre cou,
Pour soumettre la nuque à cet infâme joug ?
Sommes-nous donc des serfs attachés à la glèbe ?
Et pour nous subjuguer aux soupçons de la plèbe ?
Mon père, il est encor sous le ciel des pays,
Des prêtres affranchis ; non encore envahis
Par nos dissensions et nos haines stupides.
Où les hommes en paix, par des progrès rapides,
En citoyens égaux, montent sur des hauteurs,
Qui nous semblent ici, des rêves de conteurs.
Bon nombre d'Alsaciens s'en vont en Amérique.
Et qui n'est plus pour eux un pays chimérique.
Mon père ! Vous pourriez vendre comme eux, en lots
Tous vos biens et partir aux sons clairs des grelots.
Dix mille francs ici, font là-bas six cent mille.
D'une forêt ils font en deux ans une ville.
Et pour tout t'avouer, je compte tôt ou tard,
Pour ce libre pays, t'annoncer mon départ.
— Enfant, que dis-tu là ! Je suis vieux et malade.
Et beaucoup trop cassé pour pareille escalade.
Tu peux donc me quitter, et me laisser tout seul ?
Étrangle-moi d'abord, couvre-moi d'un linceul !
Tu pourras alors vendre, et tes biens et tes bêtes,
Non aux sons des grelots, mais aux sons des trompettes. »
Donie, en appliquant un filial baiser
A son père attristé, lui dit pour l'apaiser,
« J'obéis ! Attendons ! Un maître trop sévère,
Ne règne pas longtemps. Il est dur, mais de verre.
Attendons ! J'obéis ! Laisse-moi réfléchir.

Digitized by Google

Devant ma volonté, tout se verra fléchir ! »

Donie, avertissant Riel dans une lettre,
Lui dit, qu'en apparence elle allait se soumettre
A la nécessité. Qu'elle s'efforcerait
De le voir seulement, la nuit dans la forêt.
Que de s'enfuir sur l'heure, elle tuerait son père ;
Que son cœur lui disait plus que jamais : « Espère ! »
Qu'il lui restait toujours deux éprouvés amis,
Son Fidèle et Mathis, jusqu'à la mort soumis.
Elle ajouta : « Sois sûr, mon cher, quoi qu'il arrive,
Que je n'appartiendrai qu'à toi seul, morte ou vive ! »

Des faits récents prouvaient au gémissant Riel,
Que le danger était, aussi grand que réel.
Le curé se gonflait en bœuf, (cette grenouille) !
De l'Évêché jamais il ne rentra bredouille.
Préfet et sous-Préfet, jusqu'au juge de paix,
Tour à tour remplacés, dégommés et défaits.
Pour céder aux dévots et féaux satellites,
Des maîtres du pouvoir, valets des jésuites.
Il manquait une croix au village d'en bas.
Les Juifs qui l'habitaient ne s'en souciaient pas.
Alors, soit qu'il voulût compromettre le maire ;
Soit pour vexer les Juifs, le curé, dans sa chaire,
Exaltant les esprits, fanatisant les cœurs,
Par d'enflammants discours, et des hymnes en chœurs,
Prit la croix de sa main, d'un charpentier en vogue,
Et la fit ériger devant la synagogue.

Digitized by Google

A l'insu du curé, ce fut un peuplier
Du père d'Uriel que prit le charpentier,
Pour charpenter la croix, sur le conseil du maire.
Mais toute foi de haine en crime dégénère.
Pour inaugurer cette austère, sainte croix,
Dont un juif orthodoxe avait livré le bois,
La foule de plusieurs catholiques paroisses,
Hurlant: « A bas les Juifs ! qui se mouraient d'angoisses.
S'ameutaient, en formant une procession,
Pour prendre et transformer en leur possession,
La synagogue juive, en église ou chapelle.
Mais d'Uriel la mère à Donie en appelle.
Et Mathis sur son ordre, en montant sa jument,
Part et gagne le bourg, siège d'un régiment.
Au moment où la foule envahit le village,
Des tambours sauveteurs on entend le tapage.
Et la tourbe surprise, assourdissant la voix,
S'agenouille, en tremblant, pour adorer la croix.
De la garde royale, un peloton d'élite,
Avait sauvegardé le temple israélite.

Veut-on savoir la fin de ce faux petit saint ?
Il avait réuni dans un cercle restreint,
Les plus jeunes beautés, de l'âge le plus tendre,
Pour les édifier, à force de l'entendre.
La plus jolie était la fille de l'adjoint,
Adorant, comme un dieu, ce nouveau Messie-oint.
Cette fille, ô miracle ! estimée une sainte,
Au bout de quelques mois s'était trouvée enceinte.

Digitized by Google

Le curé prit la fuite. On ne l'a plus nommé.
S'il avait été juif, on l'aurait assommé !

Pris d'une fluxion mortelle de poitrine,
Le maire s'alita. Ce fut une autre épine
Dans le pied de Donie. Elle ne quitta pas
Le chevet de son père. Et quand son corps trop las
S'affaissa, d'Uriel la mère, en sa demeure
Venait la remplacer, chaque fois pour une heure.
Le maire était censé, par tous les citoyens,
Quoique tolérant, être un des meilleurs chrétiens.
Le curé contre lui, semant bien de la haine,
N'en avait jamais pu récolter une graine.
Dès que le médecin parla de ponction,
On chercha le curé pour l'extrême-onction.
Il parlait à Donie, en véritable apôtre,
Et la félicita, pour avoir quitté l'autre.
Puis, parlant des Hébreux, d'un ton fort agressif,
« Il me semble avoir lu, que Jésus était juif.
Est-ce bien vrai ? » dit-elle, en mordant sa parole.
« Oh ! lui dit le curé, ce n'est qu'un pur symbole.
D'un corps juif apparent, le Christ s'est revêtu.
Dès que l'esprit monta, le corps s'est abattu.
Les Juifs en ont gardé la chair et la poussière.
Les Chrétiens en ont l'âme, en toute sa lumière. »

Fidèle n'avait pas non plus quitté le fond
De la chambre, où couchait son maître moribond.

Digitized by Google

Et Mathis habillé, lui tenant compagnie,
Remplissait, jour et nuit, les ordres de Donie.
Grâce à ses soins, aussi tendres que continus,
Les dangers imminents, pour mortels reconnus,
Venaient de disparaître, au bout d'une semaine.
Et la convalescence était complète et pleine.
« Ma fille, dit le maire à Donie. As-tu su,
Ce qu'avant d'être au lit, j'avais pour toi conçu ? »
— Non, mon père. » « Tant mieux! dit-il. Ma maladie
A dévoré ma haine et mon antipathie
Contre ton Juif. Sa mère, elle m'a bien soigné.
Puis, à t'accorder tout je me suis résigné.
Je n'avais contre lui qu'un même et seul scrupule :
Sa foi. L'ai-je rêvé ? Ma fille, il ne recule
Plus devant le séjour des anges, comme toi.
Je vous ai vus unis, d'un seul lien étroit.
Il s'est fait catholique ! En mon trop long délire ;
Était-ce un cauchemar ? Tous trois sur un navire,
Nous tenant par les mains, sous un ciel nuageux,
Trempés de vagues d'eau, fouettés de vents neigeux,
Nous luttâmes en vain, contre vent et marée.
Riel presque mourant, et toi, toute effarée.
Nous reprenant toujours, l'un l'autre par les mains,
Et faisant vainement des efforts surhumains.
Soudain un tourbillon, par des trombes étranges,
Nous lance au sein du ciel. Et nous étions des anges ! »

Donie, au fond du cœur, pensait comme Riel,
Sur le droit de l'enfant, entier, essentiel ;

Digitized by Google

Droit inaliénable et droit imprescriptible,
D'opter pour l'Évangile ou pour l'ancienne Bible.
Mais devant le respect, devant l'amour profond
Pour son père, et de peur de le heurter de front,
Elle se tut ; pensant qu'il suffit que deux âmes,
Se tissent librement leurs chaînes et leurs trames.
Et se disant : Le Temps, de Dieu le justicier,
Change l'acier en cire, et la cire en acier.

Uriel a quitté ses bottes et sa blouse,
Dont plus d'une fillette avait été jalouse.
Sa sœur aînée, étant mariée, habitait
Un village voisin. Et Riel promettait,
Comme, de son côté, avait promis Donie,
D'y vivre saintement, bravant toute avanie ;
D'éviter le scandale et de garder pour soi,
Les préceptes secrets d'une idéale foi.
Autant que son esprit, son corps était précoce.
Il s'était renforcé par son récent négoce.
Sa voix ayant mué, devenait un ténor.
Sur sa joue ondoyait un léger duvet d'or.
A l'office il chantait tous les airs canoniques,
Suivis de courts sermons, purement rabbiniques.
On le dit assagi ; du moins on le croyait.
Mais pour mieux se dresser, un instant il ployait.
Le père de Donie, il le savait malade.
Pas un soupçon ! Et pas la moindre reculade !
L'abîme devant eux s'élargissait, béant,
Il fallait le franchir, par des sauts de géant.

Digitized by Google

Vérités de Cabale, en arcanes chiffrées,
Sa science en hébreu les avait pénétrées.
Son intuition et son sagace esprit,
Les avaient, en vers courts, réduites par écrit.
Et Donie attendait avec impatience,
Ce fruit qu'Ève a nommé : l'arbre de la science.
Espérant se créer un nouveau paradis,
En écrasant du pied, tous les serpents maudits.
Le jour où Riel vint voir sa mère au village,
De Donie il reçut par Mathis ce message :
« Il faut absolument que tu viennes me voir.
Non pas dans la forêt, mais dans un taudis noir,
La chambre de Mathis, la chambre de lésine,
Qu'il n'éclaire qu'avec des branches de résine.
Nous nous verrons bientôt, j'espère, seule à seul ;
Dans les champs, dans les prés, sous l'orme et le tilleul.
Ce vestibule noir, un temple pour nos âmes,
Mathis l'illustrera de ses fragrantes flammes.
Fidèle aussi sera présent. Il comprend tout.
Il me parle de toi, l'œil dans l'œil et debout.
Je m'arrête. Assez dit ! Je ne puis tout t'écrire.
La haine contre nous dégénère en délire.
Il faut nous marier et braver leurs arrêts.
Vivre, en s'aimant un jour, on peut mourir après !
Et si tu veux me voir développer mon thème...
J'essaierai ! Le voici : Je t'aime, t'aime et t'aime !... »

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE

PREMIÈRE PARTIE

« Le livre que j'apporte et dans le fond duquel,
Depuis trois ans et plus je puise, dit Riel,
Les préceptes d'esprit que je te communique,
Est un ancien trésor, un manuscrit unique ;
Aux savants une énigme, à la foule inconnu,
Dévoilant le mystère et le mettant à nu.
Nous allons essayer ; car, ange, tu devines,
Mieux que moi, mieux que tous, les vérités divines.
Il faut, que par nos mains, soient écrits et scellés,
Nos principes de foi, par l'amour révélés ! »

Digitized by Google

RÉVÉLATIONS DE LA CABALE

Premier Chapitre

Il ne faut pas à Dieu pour être, des années
De mille siècles morts, d'éternités fanées!
Dès que le monde fut, Dieu par lui-même était.
Dans chaque atome, en chaque être il se portraitait.

Car il n'est qu'une Loi dans toute la nature.
Dans l'Être-Créateur, dans toute créature.
C'est la Loi de justice, au-dessus de l'amour.
Et toujours travaillant, elle repose un jour.

Cette Essence est égale, en toutes ses parties.
Mais les créations, qui d'elle sont sorties,
Ont toutes, plus ou moins, de matière et d'esprit ;
Ce qui, dès leur naissance, en elles est prescrit.

Et cette Force-Essence, elle seule immortelle,
Ne saurait créer une autre force comme elle.
Car Dieu même est la Loi, qui suit toujours sa loi.
NULLE FORCE NE CRÉE UNE AUTRE ÉGALE A SOI !

Digitized by Google

Il n'est pas de corps simple, et qui soit par lui stable,
Dans aucun Univers, de l'astre au grain de sable.
De matière et d'esprit, les corps sont composés.
Plus ou moins bien doués, plus ou moins bien dosés.

De cette Essence en soi, créatrice autonome,
L'Être, le mieux doué, le mieux dosé, c'est l'homme.
Esclave de son corps, par l'esprit il est roi.
Au ciel, comme à la terre, il impose sa loi.

Des êtres créés, seul, l'homme sait qu'il est libre.
C'est par sa volonté, qu'il agit et qu'il vibre.
Seul, parmi ce qui vit, sachant qu'il faut mourir,
Au crime il n'est jamais forcé de concourir.

Il ne fut nulle part, un corps créé sans âme ;
Et pas d'âme sans corps. C'est la chaîne et la trame.
Astres, terres et cieux, le Temps les détruit tous.
Les anges, où qu'ils soient, ils mourront comme nous.

Ces êtres, sortant tous de l'Essence immortelle,
Contiennent d'elle, en eux, au moins une parcelle.
Ils sont, par cette source, égaux en *qualité*.
Et la parcelle échappe à la mortalité.

Mais par la *quantité* de ces divines doses,
Ils sont inégaux, en leurs effets et leurs causes.
Tous sont égaux devant la naissance et la mort.
Mais inégaux de race et d'esprit, faible ou fort.

Digitized by Google

Quand la chair, par la mort, retourne à sa poussière.
L'âme s'envole vers son Essence première.
Et là, par la justice, elle essore à l'instant ;
Vicieuse, plus bas ; vertueuse, en montant.

Nombre d'êtres élus, supérieurs à l'homme,
Existent quelque part. Anges, Saints, on les nomme.
Les Justes de la terre y vont de prime-saut.
Et plus d'un être humain est tombé de là-haut.

Existe-t-il un homme, ayant palpé son âme ?
Et pourtant il la sent, quand elle le réclame.
Vous ne le voyez pas. Mais haut, et coups sur coups,
Dieu parle en votre cœur. *Son Essence est en vous.*

Si jamais rais du jour n'eût éclairé la terre,
Un homme eût-il pu dire : *Il n'est pas de lumière !*
Si l'un reste en sa nuit, un autre a vu le jour.
Et l'aveugle sans yeux, peut y croire, à son tour.

Voyez-vous un aveugle avec une lanterne ?
C'est l'athée et son verbe, et qui guide et gouverne.
Ainsi le fanatique, un voile sur ses yeux,
Vous met dans un caveau, pour vous combattre mieux.

Autre Chapitre de la Cabale

L'homme n'invente rien. Il trouve. Il se rappelle.
Sans lumière à quoi sert à l'homme sa prunelle ?

Digitized by Google

L'âme-prunelle au fond, voit Dieu s'y refléter
SI DIEU N'EXISTAIT PAS, NUL N'EUT PU L'INVENTER !

Dieu ne se repent pas. Sa loi ne peut se rompre.
Dieu ne pardonne pas. Rien ne peut le corrompre,
A déjà dit Moïse, en sa langue de feu.
Nul, depuis ce Nabi, n'a mieux que lui vu Dieu !

Jamais Dieu n'a parlé, ni calme, ni farouche,
A nul être vivant, de la bouche à la bouche.
Moïse, en cinq mots, dit, au nom de Jéhovah :
« *Nul Adam ne me vit, et vivant se trouva !* » [1]

Si Dieu par le pardon, violant sa justice,
En acte de vertu pouvait changer un vice,
A quoi bon être juste ? A quoi sert la vertu ?
Si, par un mot, on peut voir le vice abattu ?

Dieu jamais ne fera, ni ne fit un miracle.
De sa Justice-Loi, ce serait la débâcle.
Si pendant un clin d'œil, Dieu violait sa loi,
L'Univers tout entier s'écroulerait sur soi !

Dieu ne détache pas les effets de leurs causes.
Et jamais d'un chardon ne sortiront des roses.
Ses décrets, dans les mains du Temps Dieu les unit.
C'est lui qui récompense, et c'est lui qui punit.

[1] *Exode*, chap. XXXIII, verset 20.

Digitized by Google

La paix et le bonheur fuiront toujours le vice.
Le Temps, sur son métier, le déploie et le tisse ;
Pour en faire sortir des châtiments brûleurs,
Pleins de larmes de honte et de sang de douleurs !

L'histoire, par les faits et plus d'un axiome.
Prouve que partout, où le crime élève un homme,
Dans un acte pareil, cet homme s'engloutit.
En vain il cherche à fuir, le destin l'abrutit.

Par le même moyen, où son pouvoir s'élève,
Il trouve, tôt ou tard, la justice et son glaive.
Dans la vie ordinaire et dans l'ordre privé,
C'est dans la même voie, où l'homme est arrivé

Par le vice, qu'il tombe ! A ses yeux tout se fausse.
Derrière lui le fouet, et devant lui la fosse !
Mais le Temps justicier n'abandonne jamais
Le Juste et sa famille. Il le porte aux sommets.

Sa gloire, devenant de plus en plus robuste,
En tout temps servira de bouclier au Juste.
La mort qu'il ne craint pas, n'est pour lui qu'un vain mot.
Le méchant seulement en a peur. Et le sot !

Autre Chapitre de la Cabale

Dieu n'est pas au-dessus de son œuvre qu'il crée.
Tout être sort de lui ; toute chose est sacrée.

Digitized by Google

Tout n'est pas Dieu, comme un ancien penseur l'a dit.
Mais Dieu se trouve en Tout, même encore inédit.

Nulle force ne crée une autre force égale.
Loi sans exception, base de la Cabale.
La force inférieure, ayant Dieu pour blason,
Ne saurait enfanter un être de raison.

Les astres, se mouvant en leurs stricts équilibres,
N'ont point de volonté, n'étant nullement libres.
Mais pour produire un homme, ayant sa liberté,
Il faut la force libre, en double qualité !

Donc, aucun élément, ni soleil, ni planète,
Ne peut créer un homme, honnête ou malhonnête.
Comme l'ont prétendu des sophistes païens,
Et même des penseurs, qui se disaient chrétiens.

Encore moins admettre, avec d'humaines têtes,
Comme les Égyptiens, qu'on ait pour dieux des bêtes.
La liberté, peut-on la donner sans l'avoir ?
La bête ferait mieux, d'abord, de s'en pourvoir.

Pour créer l'homme libre, et fût-il un athée,
Il faut la libre force, et force illimitée.
Ainsi qu'il naît des corps sans yeux, ou ténébreux,
Des âmes peuvent naître, aux yeux éteints, ou creux.

Digitized by Google

L'athée, en aucun cas, ne s'est créé lui-même.
De l'illibre nature, il n'est pas le problème.
Il ne saurait sortir, ni de l'eau, ni du feu.
Jamais homme vivant n'eût vu le jour sans Dieu!

Dieu ne peut, ni ne put s'incarner dans un homme.
Qui, n'ayant qu'une part de l'Essence autonome,
Est toujours de matière et d'esprit composé;
Fardeau, dès la naissance, à la vie imposé.

Donc, le Dieu des chrétiens et des rabbins; le culte
D'un Jéhovah-Mystère et d'un Jésus occulte,
Est une idolâtrie, impure en ses secrets;
Impie en ses leçons et fausse en ses décrets.

Il fut interrompu par les cris de Donie.
« Gloire! s'écria-t-elle! Honneur à ce génie!
Oh! laisse-moi signer ce quatrain de mon sang.
Je l'ai toujours senti, je crois, même en naissant! »

Devant le Créateur sont égaux tous les êtres.
Les religions donc et leurs différents prêtres,
Dont les pouvoirs, du sang des peuples sont trempés,
Sont, ou des imposteurs, ou des trompeurs trompés!

Autre Chapitre de la Cabale

Il n'existe qu'un seul Dieu. Le Dieu des ténèbres
Est une invention d'idolâtres funèbres.

Digitized by Google

En créant la nature, en lui traçant sa loi,
Dieu n'a pas d'autre dieu pour remplir son emploi.

S'il existait un diable, et qui de Dieu s'approche,
Ce dieu ne serait plus qu'une ombre et qu'un fantoche.
Le mal se trouve en tout. Il est l'envers du bien.
Mais l'homme en peut briser ce dangereux lien.

Le mal prémédité, promptement abattu,
Seul, il est le fumier où pousse la vertu.
Comme des champs l'ivraie, ainsi l'ivraie humaine.
Il faut la retrancher, racine, tige et graine.

La fleur de la vertu ne fleurit pas sur l'or.
Elle a son propre engrais : le vice mis à mort.
Vouloir améliorer l'humaine mauvaise herbe,
Autant lier l'ortie au milieu de la gerbe.

Le mal comme le bien, est dans la main de l'homme.
Du vice il sort debout, mais la vertu l'assomme.
Si les hommes étaient justes et vertueux,
Tout mal disparaîtrait, en peu de temps d'entre eux.

Oui ! Tous les maux et tous les fléaux de la terre,
Famine et maladie, et le plus grand : la guerre,
Le Temps les a couvés, sur des crimes humains
Impunis ! Et l'Espace en emplit les chemins.

Digitized by Google

Les animaux de mal, ces horreurs spontanées,
Microbes monstrueux d'iniquités fanées.
Disparaissent partout, où les hommes du lieu,
Remplissent leurs devoirs envers la terre et Dieu.

Autre Chapitre de la Cabale

Un corps en plein repos, puis en pleine vitesse,
Produit le même aspect, en lenteur et prestesse.
C'est l'image de Dieu, réunissant en lui,
Les extrêmes de tout ce qui vit et reluit.

C'est cette vérité qu'explique l'exégèse,
De la création, peinte par la Genèse.
Le travail au milieu d'un repos apparent,
Étant toujours le même et toujours différent.

Commençant par le faible et graduant son œuvre,
Du plus faible au plus fort. Du monde le manœuvre,
Par son exemple veut, que de l'homme l'effort,
Aille du fort au faible, et non du faible au fort.

Le dernier créé, l'homme, ayant dans sa poitrine,
La dose la plus grande en Essence divine,
Est le plus fort. Il peut être juste ou pervers.
Sans lui tout croulerait ! Sans lui plus d'Univers !

Digitized by Google

En moins d'un demi siècle, on verrait la nature,
Depuis l'astre au ciron, tomber en pourriture.
Lui seul voit Dieu debout. Ange artificiel,
Par l'homme sur la terre, on voit marcher le ciel.

Les faibles sans un fort, ne sont que des pygmées,
Paraissant des géants, en colonnes armées,
En grimpant l'un sur l'autre. Un seul homme, un seul fort,
Et d'un seul coup de pied, les envoie à la mort.

Selon la loi de Dieu, dans toute la nature,
Le fort ne fait jamais du faible sa pâture.
L'arbre, pour conserver les deux tiers de son fruit,
En perd un tiers, comme un jour se perd dans la nuit.

Mais le flot de la mer, en sa forte tempête,
Devant une falaise, il recule et s'arrête.
Et jamais on n'a vu des bœufs et des chameaux,
Dévorer, affamés, des moutons et des veaux.

L'animal malfaisant, et qui doit disparaître,
Seul, il chasse et détruit le faible, mais en traître.
Mais selon le prophète, un jour viendra ; le jour
De paix et de bonheur, de justice et d'amour !

En ce jour, le lion et l'agneau, dans les herbes,
Mangeront dans les mains des noueuses de gerbes.
Tigres, lions et bœufs, où dort un nourrisson,
Traîneront, en broutant, le char de la moisson !

Digitized by Google

En ce temps de concorde et d'union prospère,
Plus d'éléments de haine! Et plus d'horreurs de guerre !
L'homme sera pour l'homme, un frère, un compagnon,
Les peuples n'auront plus qu'un seul Dieu, d'un seul nom!

Ils transformeront leurs citadelles en rues,
Et leurs lances de guerre, en coutres de charrues !

Et voici l'apologue, affirmant notre foi,
D'un cabaliste ancien, que j'ai traduit pour toi !

La Statue qui parle

Un homme un jour, devant un bloc de pierre ;
Beauté de part en part,
Sentant le feu, l'âme de la matière ;
Ce feu sacré de l'art !

Électriser sa paresseuse langue,
Et son esprit transi.
Lui tint, dans une émouvante harangue,
Le discours que voici :

« Honneur et gloire à toi, beauté fervente !
« Du ciel vivant reflet !
« Auprès de toi, toute femme est servante,
« Et tout homme est valet ! »

Digitized by Google

Soudain ce bloc, cessant d'être immobile,
Et se tenant tout droit,
Lui répondit : Je suis pétri d'argile.
L'honneur revient de droit

A mon faiseur, sculpteur de premier ordre !
Enfant de son ciseau,
Je sais qu'il peut me briser et me tordre,
Comme un frêle roseau.

Il m'a donné beauté, génie et force,
Pour exalter son nom.
Je ne suis plus qu'une pierre et qu'un torse,
Si j'ose dire : Non !

Et si j'allais de mon socle descendre,
Pour m'ébattre à mon goût,
Comme une loque, il me broierait en cendre.
Que l'on jette à l'égout !

Eh bien ! si fort, si beau, si vivant que soit l'homme,
Il ne s'est, certes, pas créé soi-même, en somme !
Il est du grand sculpteur
La vivante statue ; un bloc de terre glaise.
Par une âme allumé, qui brûle comme braise.
Un céleste lutteur !

Créé pour exalter, pour dire par son œuvre,
La grandeur, la splendeur de son divin manœuvre.

Digitized by Google

Car ce qui plait à Dieu,
Est utile aux humains, leur est indispensable.
Sans Dieu tout édifice est bâti sur le sable.
En tout temps, en tout lieu.

Malheur à lui ! Malheur ! si son cœur plus ne vibre.
Au nom du Créateur. Si l'homme se croit libre ;
Libre pour se rouler,
Selon son bon plaisir, dans la boue et la honte !
S'il ramasse sa gloire, et comme un vin qui monte,
La boit pour s'en soûler.

Il sera tôt ou tard, accusé par son maître,
Et jugé par ses pairs, comme félon et traître.
Fût-il même un géant.
Celui qui sait verser le feu sacré dans l'âme,
Sait aussi, par son souffle, en éteindre la flamme.
Et la rendre au néant !

L'homme, depuis l'enfant jusqu'au vieux patriarche,
N'est, ni ne fut jamais, qu'un bloc du ciel qui marche.
Le nom de l'ouvrier
Est gravé sur son front. Il est un sanctuaire.
Et quand il disparait, il remonte à son aire ;
Pour se rapatrier !

Mathis n'alimentait plus le feu de résine ;
Sa tête de sommeil tombait sur sa poitrine.

Digitized by Google

Mais Fidèle attentif, ne fermait pas un œil.
On eût dit, qu'il voulût prouver son bon accueil.
Et Donie enchantée, écoutant la parole
De l'élu de son cœur, devenu son idole,
Lui dit : « Je vais signer ce *Credo*, de ma main.
Non pas sur du papier, mais sur du parchemin.
Dis-moi, ce livre d'or, qu'aucun trésor n'égale,
Dis-moi sa loi pour toute union conjugale. »
— *Argent ! Écrit ! Amour !* De ces modes, chacun
Suffit, par deux témoins, pour un hymen commun.
Une pièce d'argent, des lettres acceptées,
A plus forte raison, des amours constatées,
Sans serment et sans prêtre, et l'on est marié !
Selon les mœurs, ce code a souvent varié. »
« O ! s'écria Donie, il est divin, ce mode !
Il est surtout humain ! Je l'admire, ce code ;
Cette trinité sainte : *Argent ! Écrit ! Amour !* [1]
Tu vas me les donner, tous les trois, tour à tour ! »

[1] Voici les mots de Talmud ! *Bekeseph, Bestar, Bébiah.* Be veut dire avec.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE

DEUXIÈME PARTIE

A l'autre bord du Rhin, ayant fait un voyage,
Riel d'avance avait payé son mariage.
De leur village au Rhin, s'étend une forêt,
Où Gœthe et Frédérique ont inscrit leur secret;
Où des sentiers ombreux, écartés de la route,
Sous des charmes feuillus, formant allée et voûte,
Serpentent, à travers des clairières de prés,
Jusqu'aux bords du vieux [1] Rhin, aux flots bleus diaprés.

[1] En Alsace on le désigne ainsi.

Digitized by Google

Uriel et Donie y furent avec l'aube.
Pour sa noce, Donie avait mis une robe
De laine toute blanche, et n'ayant pour atour,
Qu'un large ruban bleu, bouclé d'un nœud, autour
De sa taille de vierge. En ses cheveux en tresses,
Tournés à la façon des Vestales prêtresses,
Elle avait enlacé des lacs de romarin,
Qui toujours verdoyant, symbolise l'entrain
De l'amour conjugal, ainsi que la constance.
Un passeur dans son bac, se trouvait à distance.
Uriel le héla. « Bonhomme ! lui dit-il,
Que gagnes-tu par jour, avec ton frêle outil ?
— Cela dépend, Monsieur, quatre sous par personne.
— Veux-tu me le louer au jour ? — Dieu me pardonne
On fait la contrebande ! — Eh ! peut-être ! Voilà
Cent sous jusqu'à ce soir.
— Soit ! C'est toujours cela.
A l'instant les amants s'emparèrent des rames.
Ils ramaient de concert, comme ramaient leurs âmes.
Fidèle les avait rejoints par la forêt.
Et quand ils arrivaient, tout était déjà prêt.

Point d'abjuration, pas le moindre anathème !
Les Juifs ont pour la Juive un curieux baptême.
Il faut qu'elle se plonge, à trois fois, dans un bain.
Baignée et parfumée, elle lève la main.
Sans lui faire un sermon, sans lui parler de schisme,
Surtout sans la soumettre à certain catéchisme,
Elle dit, à voix haute (aux Juifs un cri commun :)

Digitized by Google

« *Écoutez ! Je crois en Jéhovah, le Dieu-Un !* »
Le rabbin, pour unir Uriel et Donie,
Leur lut, conformément à la cérémonie,
En hébreu, leur contrat, qu'ils signèrent tous deux.
Un poële nuptial, faisant un seul corps d'eux,
Les couvrait, de la tête aux pieds, sous sa blanche aile.
Connaissant les sept mots, phrase sacramentelle
Du mariage juif. Riel, ardent et prompt,
En donnant à Donie un baiser sur le front,
Et mettant à son doigt une bague nacrée,
Lui dit : « *Prends cette bague et me sois consacrée !* »
Puis, prenant sur la table une coupe de vin,
« Bois, ma femme ! dit-il. Bois, mon ange divin !
Après toi je boirai, car ta mort et ta vie,
Sont ma vie et ma mort, ma femme ! ma Donie ! »
« Mon mari ! mon époux ! dit-elle, en le serrant
Sur son cœur, ou plutôt, mon maître et conquérant !
Car je suis, dès ce jour, ton esclave et ta chose.
Tu peux m'effeuiller, comme on effeuille une rose.
Tu peux m'anéantir, me couper en morceaux.
Les différents tronçons, par des bonds et des sauts,
Encore te diraient, une part de moi-même :
Mon mari ! mon époux ! Je t'aime ! t'aime ! et t'aime ! »

Un clair de lune, aussi clair que l'aube du jour,
Favorisa du couple amoureux le retour.

Le beau mois de Vénus, le plus beau de l'année,
C'est juin, quand des prés verts, l'herbe drue est fanée.

Digitized by Google

Quand la rose au jardin et l'odorant sainfoin,
Enivrent de parfums les voyageurs au loin.
Quand, lançant ses rayons, toute pâle encor, l'aube
Sort de son lit d'amour, pour danser sur le globe.
Quand la lune en son plein, pour le soleil qui dort,
Diamante les fleurs et les cerises d'or.
Quand l'homme sans abri, sans même un toit de chaume,
Couche sous le ciel bleu, comme un roi sous son dôme.
Au milieu d'un bosquet, où Fidèle aboyait,
Ils restèrent debout. L'aurore flamboyait.
Le rossignol, perché sur le faîte d'un charme,
Rouladait ses amours d'un voluptueux charme.
La lune n'avait pas tout à fait disparu.
Le jour allait venir avec le frais accru.
Soudain Uriel vit une vieille brouette.
L'amour lui dit tout bas, d'en faire une couchette.
La végétation d'herbages et de fleurs
Était exubérante. Au milieu des pâleurs
De la nue, Uriel, d'un tas de fleurs et d'herbes,
Dans la brouette, en fit un nid des plus superbes.
La fauvette en fusant, fit retentir sa voix.
Les oiseaux, de leurs chants, faisaient vibrer le bois.
En ce moment l'aurore, en crépitantes mèches,
Illuminait le ciel de fulgurantes flèches.
On eût dit, que le ciel, de ses feux triomphants,
Célébrait l'union de deux de ses enfants!
Donie, ivre d'amour, béni du sacerdoce,
Transforma la brouette en moelleux lit de noce.
Et l'aurore indiscrète, à l'étoile du jour,

Digitized by Google

Racontait leurs ébats, et leurs transports d'amour.
Vive incarnation d'art et de poésie,
Et par le frais du jour légèrement saisie,
Donie, en brûlant l'herbe, et d'un air solennel,
Y jeta la brouette, et lui dit : monte au ciel !
Puis, quand le tourbillon d'une épaisse fumée,
Portait à l'air l'odeur de l'herbe parfumée,
Elle, ivre du bonheur de l'amour conjugal,
Improvisa ces vers, chant d'essor triomphal.

Exaltons et chantons de Jéhovah la gloire !
D'avoir donné son nom et l'âme pour y croire.
D'avoir créé la femme et l'homme pour l'amour.
Toutes les félicités, douces ou violentes,
Sont devant ce soleil, des étoiles filantes !
Du paradis il est le bienheureux séjour !

Le feu sacré du ciel fume dans nos narines.
Et ton Essence, ô, Dieu ! vibre dans nos poitrines.
Que Dieu soit la Justice, il est aussi l'Amour !
C'est l'amour qui gouverne et le ciel et la terre !
Celui qui n'aime pas, est un méchant sectaire.
Si dans l'enfer on aime, il est un beau séjour !

Pour cacher leur bonheur et leur secrète joie,
Il fallait que chacun se maintînt dans sa voie.
Uriel repartit, retournant chez sa sœur,
Et Donie au curé parlait avec douceur.

Digitized by Google

Mais du rosier coupé, la rose était cueillie ;
Et d'épines leur vie allait être assaillie.
Mathis sur sa jument, envoyé jour par jour,
Ne revenait jamais sans épître d'amour.
Et parfois une lettre, apportant la nouvelle,
Qu'il restera pour vivre et mourir avec elle.

Premier Jour

Nul jamais ne verra dans un corps réunis,
Tant de divins attraits, comme hier je te vis.
La pâleur de ton teint, pâleur phosphorescente,
Reflétait la candeur, d'une âme adolescente.
Sur ton front se voûtait une tresse de jais,
Comme si le soleil eût pris la nuit pour dais.
Le rire de tes dents, formant une traînée,
Fit frissonner mon âme, à ta bouche enchaînée.
Tes traits fermes et doux, mouvants comme l'éther,
Alliaient les beautés de Lucrèce et d'Esther.
Ton col de jeune cygne, ondoyant comme un rêve.
Réfléchissait les tons de l'aube qui se lève.
Et ton corps, tout pétri de roses et de lait,
De pudiques trésors projetait le reflet.
Gloire à toi, ma Donie ! A toi ! reine des Reines !
Car c'est du sang divin qui coule dans tes veines !
A toi, je veux vouer ma vie et mes pensers !
Dussé-je, las d'amour, mourir sous tes baisers !
Et si j'avais cent corps, maître de cent royaumes,
Je mourrais dans tes bras, le plus heureux des hommes !

Digitized by Google

Deuxième Jour

Quand tu parles, ta douce voix,
Comme le rossignol au bois,
Qui chante son épithalame,
Pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Quand tu ris, de tes blanches dents,
Les anges, du ciel descendants,
Viennent, pleins d'amoureux délire,
T'offrir leur cœur, pour un sourire.

Quand tu chantes, l'oiseau du champ,
Charmé des accords de ton chant,
Autour de toi, saute et voltige,
Enivré d'amoureux vertige.

Et quand, las de charmer, tu dors,
Un enfant veille sur ton corps.
Cet enfant, c'est l'Amour lui-même,
Qui tout bas, te chuchote : Il t'aime !

Troisième Jour

Quand je ferme mes yeux, je vois les tiens ouverts.
Je vois tes regards bleus, avec des reflets verts.

Digitized by Google

J'y vois ce que je veux, tout ce que je désire ;
J'y vois tes beaux traits d'ange avec ton doux sourire ;
J'y vois tes cheveux noirs, sur ton cou diaphane,
Et tes seins virginaux, comme les seins de Diane.
J'y vois ta fière bouche, au teint de vermillon,
Une main de Vénus, un pied de Cendrillon.
J'y vois encore..... Ah ! Dieu ! que d'admirables choses !
Une mer de lait sur une couche de roses.
Mes yeux serrés toujours, voient les tiens grands ouverts.
J'y vois briller le ciel ; j'y vois tout l'univers.
Et plus je les tiens clos, mieux ton portrait s'achève.
Enfin te voilà peinte, ainsi que je te rêve !
Et quand j'ouvre mes yeux, je te dis, plein d'émoi :
Viens sur mon cœur, je t'aime ! Et tu dis : Aime-moi !

Quatrième Jour

Quand je vois ma Donie avec son doux sourire,
Mon cœur se met à battre et ma raison délire.
Mes sens émerveillés, et comme électrisés,
Tourbillonnent d'éclairs et d'idéals brisés.
Cet éclat de l'épouse, en sa joie enfantine,
Me paraît un reflet de la grâce divine !
Le Créateur me semble, avoir de sa beauté,
Détaché le portrait, et te l'avoir jeté !
Il n'est pas de chef-d'œuvre ; il n'est pas de poème,
Qui puisse s'égaler à la femme qu'on aime !

Digitized by Google

L'amour est incarné, révélé dans le beau.
Lui seul nous fait monter au ciel, par le tombeau !
Quand je vois ma Donie avec son doux sourire,
Mon cœur se met à battre et fait vibrer ma lyre !

Cinquième Jour

Aujourd'hui j'ai pleuré, je ne sais pas pourquoi.
Mais tout chagrin s'en va, dès que je pense à toi.
Tout, dans l'amour m'émeut, me pénètre et me touche.
Mon vers descend tout seul de la tête à la bouche.
Les objets sans valeur, que j'ai foulés aux pieds,
L'amour, de son regard, les a sanctifiés.
Où de ma bien-aimée apparaît une trace,
Je m'arrête ou je cours, je m'avance ou m'efface,
Pour y coller ma lèvre et boire jusqu'au sang,
Le parfum de son cœur, qu'elle imprime en passant.
A tout ce qu'elle touche, aux plus futiles choses,
On dirait un foyer d'éther, d'ambre et de roses !
Je ne sais si mes sens, d'amour se sont troublés ;
Ou si subitement, ils ont été doublés ?
Mais il me semble au loin entendre des merveilles.
De sonores couleurs, des sonates vermeilles.
Et je vois des senteurs, qui par bonds et par jets,
Tourbillonnent dans l'air, planant sur des objets.
La musique à mon âme, est comme parfumée,
Et partout où je vais, me suit ma bien-aimée !

Digitized by Google

Mais le sixième jour, de plus en plus épris,
Riel voulant revoir sa Donie, à tout prix,
Retourna chez sa mère, attristée, inquiète.
On fêtait en ce jour la plus pompeuse fête ;
La Fête-Dieu fleurie, avec des reposoirs.
Les Juifs d'alors prêtaient leurs flambeaux, leurs miroirs,
Leurs ors et leurs bijoux pour la fête publique,
A leurs concitoyens du rite catholique.
Un de ces reposoirs, et par Donie orné,
Se dressait près du chaume, où Riel était né.
Le curé sous son dais, debout devant l'autel,
Tenait au même instant où revint Uriel,
A l'élévation, au milieu du silence,
Le Saint-Sacrement d'or, qu'il lève et qu'on encense.
Apercevant Donie, Uriel s'élança,
Ivre, affolé d'amour sur elle et l'embrassa.
Un ahurissement général, un vacarme
D'infernaux hurlements, mêlés de cris d'alarme.
Le reposoir, en un clin-d'œil, fut renversé.
Et tout son ornement sur le sol dispersé.
On cria : Sacrilège ! Youd ! Hep ! Hep ! Sacrilège !
On se rua sur lui, le curé le protège.
Mais les cris redoublaient : « A bas ! à mort, le Juif !
Qu'on le pende à la croix ! qu'on le brûle tout vif ! »
Donie, intervenant, fut frappée au visage,
Et la mère insultée avec huée et rage.
Riel ne bougea pas, adossé contre un mur.
On connaissait sa force et son coup de main dur.
Voyant Donie en sang, il eut une secousse ;

Digitized by Google

Et Fidèle et Mathis, venant à la rescousse,
Il saisit l'agresseur, par le haut et le bas,
Et le lança d'un jet sur des cailloux en tas.
Par un autre attaqué, qui criait : « Sacrilège ! »
Il le prit, le leva comme un paquet de liège,
S'en servit de massue et frappa, de son corps,
Deux autres assaillants, qu'il laissa moitié morts.
Mathis, en ramassant sur le sol une corde,
Fit reculer au loin toute une jeune horde,
Et Fidèle, à son tour, travaillait de ses crocs,
Dont les plus forts craignaient la morsure et les chocs.
« Fuis ! Fuis ! mon mari ! Fuis ! lui dit Donie en larmes,
Des hommes sont partis, pour chercher les gendarmes.
Ils sont à cheval. Pars à l'autre bord du Rhin !
Avec Mathis, tous deux sur la jument, grand train !
De tes juges cruels, pour gagner leur salaire,
Tu n'en auras pas moins de cinq ans de galère !
Je viendrai te rejoindre et vendrai mes bijoux. .
Puis, plus bas : Mon chéri ! mon mari ! mon époux !
Pas un moment à perdre ! Ils viendront te poursuivre.
Avec toi je mourrai, sans toi je ne puis vivre ! »

Le même petit bac et le même passeur,
Lui rappelant un jour d'ineffable douceur,
Lui servaient pour franchir de son pays les bornes.
A cheval, au galop, des hommes à tricornes,
Avançaient, sabre au clair, et suivis de recors,
Au moment où le bac, du Rhin quitta les bords.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE

TROISIÈME PARTIE

« D'étranges bruits, ma fille, éclatent sur ton compte.
Je ne les crois pas vrais ; ce serait une honte !
Lui dit le maire. On dit, que nuitamment tu vas,
Avec d'autres sorciers fréquenter leurs sabbats.
Et je puis t'avouer que je t'ai soupçonnée.
Vers l'heure de minuit, et l'heure étant sonnée,
Je ne te trouvai pas dans ta chambre, en ton lit. »
— Est-ce un crime, mon père, ou bien même un délit?
Si, pendant une nuit, je me suis éloignée !
C'est pour maman Riel, qu'à mon tour, j'ai soignée. »
Elle se reprochait en son cœur de mentir.

Digitized by Google

Mais son père eût souffert des transes de martyr ;
De colère, il aurait poussé des cris d'orfraie,
S'il eût appris un mot de la vérité vraie.
Et l'ordre étant donné de vendre ses bijoux,
Tôt ou tard, se dit-elle, il faut briser ce joug !
Le jour où j'aurai mis les cartes sur la table,
Mon père acceptera le fait inévitable.
« Ton Riel, dit le père ; un contempteur de Dieu,
Est condamné d'avance en hérétique Hébreu.
Mais toi-même, ma fille, on t'avait menacée,
Comme étant sa complice, on t'avait dénoncée.
Grâce à mon influence, (et je reviens de loin),
La justice de paix, où tu seras témoin,
Se charge de l'affaire. Et vite, et sans enquête.
Donc, de demain en huit. Et tâche d'être prête. »

Fallait-il sur-le-champ rejoindre son mari ?
Et partir sans le sou, sans guide et sans abri ?
Le vendeur des bijoux était un honnête homme.
Et l'acheteur n'offrant que le quart de la somme
De leur valeur en or, étant vendus au poids,
Il lui dit : « Autant vendre au voleur dans un bois. »
D'ailleurs, Donie était strictement surveillée.
Des espions partout, jusque sous la feuillée
Du bois, qui conduisait de sa maison au Rhin.
A l'un de ces gamins Mathis cassa le rein.
Ce même jour il fut envoyé par Donie,
Pour trouver le rabbin de la cérémonie.

Digitized by Google

Il trouva bien Riel, mais triste, au désespoir,
Et cotoyant le Rhin, du matin jusqu'au soir.
Ou toute la journée, assis à l'autre rive,
Attendant, mais en vain, que sa Donie arrive.

L'homme qui présidait la justice de paix,
Était un jésuite, un zélateur épais.
Dans sa prime jeunesse, un militant athée,
Par sa conversion, récemment constatée,
Pour passer pour un pur et réel convaincu,
Il lui fallait, vainqueur, à tout prix, un vaincu.
Dans le canton Donie était décrite et peinte,
Tantôt comme hérétique, et tantôt comme sainte.
La foule pour Riel, absent et sans appui,
Se divisait houleuse, ou pour, ou contre lui.
Donie avait remis sa blanche robe en laine.
Le procès-verbal lu, se levant, d'une haleine,
Elle dit : « Ce n'est pas lui qu'il faut accuser !
C'est moi, qui lui donnai, la première, un baiser ! »
Le juge alors lui dit : « Vous êtes sa maîtresse ! »
Lionne qui bondit sur l'homme qui la blesse,
Donie en sursautant, le fixant d'un regard,
Qui dans le cœur du juge entra comme un poignard.
Lui dit : « Monsieur, ce mot, plus que faux, est infâme!
Sa maîtresse, jamais ! Jamais ! *Je suis sa femme !*
Bien dûment mariée. Et voici mon contrat !
Par deux témoins signé. Dieu seul l'annulera ! »
De formidables cris : « Elle est folle ! Elle est folle ! »
Éclatèrent en masse, « Otez-lui la parole ! »

Digitized by Google

D'autres voix ajoutaient : « C'est un détournement !
C'est une maladie ! Elle ment ! Elle ment ! »
Même une voix cria : « La catin ! Qu'elle meure !
Ce contrat est un faux ! Elle est encor mineure ! »
En faveur de Donie, il se perdait des voix,
Couvertes par le cri : « Silence ! au nom des lois ! »
On n'était pas fâché d'exaspérer le maire,
De lui faire avaler cette pilule amère.
Celui-ci, regardant l'écrit en traits hébreux,
Subitement saisi d'un tremblement fiévreux,
Et croyant sa Donie en juive convertie,
Lui dit ; « Fille maudite ! Et de l'enfer sortie !
Je te maudis ! » Donie, en lui sautant au cou,
Lui demandait pardon, disant que c'était fou,
D'écouter les cagots, d'être un valet servile
Des jésuites aux larmes de crocodile.
Mais alors le curé, de Donie amoureux,
Et lui lançant de loin des regards langoureux,
« Rassurez-vous, dit-il, en s'adressant au maire.
Cette conversion est un acte éphémère
D'enfants mineurs. Il est nul et non avenu !
C'est un fait avéré, par la loi reconnu. »
Le juge après se lève, et résumant l'affaire,
Dit, d'une voix traînante, enrouée et sévère :
« Pour le Juif inculpé, je suis incompétent.
Ses juges sont plus haut, car son crime est patent.
Mais pour la fille ici présente, (un vrai problème)
S'accusant d'un public sacrilège elle-même,
Ayant fait une injure insigne au magistrat,

Digitized by Google

Qui de plus, sans vergogne, exhibe un faux contrat,
Évidemment ce sont trois actes de folie.
Sa cervelle précoce est aussi ramollie.
Il faut donc l'envoyer, ainsi je le prétends,
Dans une infirmerie, au moins pour quelques temps. »
« Je ne suis, dit Donie, et ne fus jamais folle !
J'ai toute ma raison. C'est la vôtre, la molle !
Vous n'avez pas ce droit. Il faut un tribunal
De jurés. Puis, un double examen médical ! »
Le père alors ému, dit : « Elle n'est pas folle,
Ma fille. Seulement elle aime, elle raffole
D'un jeune homme, d'ailleurs, un prodige mais Juif;
S'il était catholique, (il est sage et pensif,)
Je la lui donnerais ! Attendons ! » « Pour attendre,
Reprit alors le juge, et d'une voix plus tendre,
Il faudra l'envoyer à la Correction !
Nous allons l'y conduire, et point d'objection ! »
De nouveau le curé réclama. « Cette fille,
Dit-il, de l'Église est la plus chère pupille.
Sa foi réelle, intime, (étant son confesseur),
M'est connue. On obtient tout d'elle avec douceur.
Lors donc, pour qu'elle rentre en sa première voie,
(Son contrat étant nul) qu'au couvent on l'envoie ! »
Et nombre d'assistants, changeants comme le vent,
S'écrièrent : « Oui ! Oui ! qu'on l'envoie au couvent ! »
Et le juge penaud, avalant sa méchance,
Dit : « Va pour le couvent ! » et leva la séance !

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE

PREMIÈRE PARTIE

De douleurs abîmée, et malgré ses soucis,
La mère d'Uriel partit, pour voir son fils.
Elle avait ignoré son union secrète.
Mais pour la confirmer, elle se disait prête.
— Ton père mécontent, me dit, que c'est bien fait,
Que tu l'as mérité ; que c'était un forfait.
Refusant tout secours, il n'ouvre pas sa bourse.
Il voulait m'empêcher de faire cette course.
J'ai bravé sa défense et t'apporte mon bas.
Il n'est pas rempli d'or, mais d'argent un peu bas.
Malheureux, isolé, le père de ta femme,

Digitized by Google

Maigrit à faire peur, On dirait qu'il s'affame !
Il ne voit pas sa fille, enfermée au couvent,
Et pour me parler d'elle, il vient me voir souvent.
Pour sa fortune, en moi seule il a confiance.
Si je l'avais voulu, j'en aurais la gérance.
Pour écrire à Donie et même aller la voir,
Pour lui parler de toi, je ne perds pas l'espoir.
Seulement, promets-moi de lui rester fidèle.
Donie, où qu'elle soit, tu peux être sûr d'elle !
Dans ma pure vertu, mon fils, je t'ai conçu.
Au Temple j'ai prié, (Dieu qui sait tout, l'a su,)
Comme jadis Anna, d'enfanter un prophète,
Pour venger Israël de sa gloire défaite.
M'exauçant, Dieu te fit d'une âme et d'un limon ;
L'âme de Samuel, le corps de Salomon.
Mieux que moi tu connais le mystère des choses.
Mais des malheurs humains je devine les causes.
Puisqu'il n'est qu'un seul Dieu, tous ses enfants ainsi,
Sont frères et sont sœurs, et les bêtes aussi.
Ta Donie est ma sœur et son père est mon frère.
Un méchant seulement peut penser le contraire.
Dieu n'abandonne pas ceux qui se fient à lui.
L'idolâtre et l'athée, enfants sots qui l'ont fui.
Aveugles et jaloux, troupeau de valetaille,
Font du monde et du ciel un seul champ de bataille.
Pars, mon enfant ! Vivante image de mon cœur !
Je ne suis que le vase, et c'est toi la liqueur ! »

Sous le roi Charles X, la Bavière rhénane,

Digitized by Google

Fut ravie à la France (un coup de pied de l'âne,)
Par les rois alliés, vainqueurs de Waterloo,
De l'Alsace-Lorraine alors le même lot.
Passant le Rhin, avec peu d'argent dans sa poche,
Dès que de l'autre bord le jeune homme s'approche,
Et sachant qu'il n'est pas, pour vivre un sot métier,
Au risque de passer pour un ménétrier,
Il se mit bravement à chanter dans la rue ;
Voix qui faisait frémir, comme une ombre apparue.
Car chantant au début, de sa voix de ténor,
Des chants de synagogue antiques, pleins d'essor,
Il chantait après, en faisant tressaillir d'aise,
Les citoyens rhénans d'alors, *la Marseillaise*.
L'argent pleuvait et plus d'un gardien à côté,
Admirait sa voix fraîche et sa mâle beauté.
Au milieu d'un village, assez loin de Mayence,
Un carrosse passa. « Cet homme est en démence !
Cria le maître, assis dans sa voiture au fond.
Qu'on l'arrête ! » Un valet sauta sur lui d'un bond.
Riel, d'un coup de poing, le jette sous la roue.
Un autre qui le suit, est couché dans la boue.
Au lieu de se fâcher, le maître émerveillé,
« Mort Dieu ! C'est un gaillard, un gars bien chevillé ! »
Dit-il. L'homme portait une épée à sa hanche.
Ses cheveux étaient gris, sa moustache était blanche.
Puis à Riel « Sais-tu ce que tu chantes là ?
Dans aucun pays, on ne chante plus cela !
Mon garçon, c'est un chant révolutionnaire ! »
Riel l'interrompit. — « Monsieur, il vient d'un maire.

Digitized by Google

Je suis Français. Le maire, un ancien grenadier,
Me l'a souvent chanté, dans la grange, au grenier ! »
— C'est un républicain, ci devant sans culotte.
Prends garde, mon garçon, que l'on ne te garotte !
Je suis de ton pays, moi. Je suis Alsacien.
Un autre t'aurait pris et fouetté comme un chien !
De m'avoir rencontré, c'est avoir de la chance.
N'es-tu pas Alsacien ? Et tu vas à Mayence ?
Tu parais vraiment fort, mais deux sont plus forts qu'un.
Ce proverbe du peuple est d'un sanglant parfum.
Monte dans mon carrosse, et chante, chante encore,
Ce chant national, chant français que j'adore !
Je te mène à Mayence, en jeune Jacobin. »
— Je ne mens pas, Monsieur ! Je suis juif et rabbin !
— Eh ! Tu sais l'hébreu ?
—C'est ma langue maternelle.
— Je connais quelque peu cette langue si belle.
Viens me voir, dès demain, dans mon hôtel. Voici
Mon adresse ! »
— « Oh ! Monsieur, de grand cœur ! et merci ! »
C'était le commandant par le congrès de Vienne,
Chef de la garnison de l'armée autrichienne.

Uriel, dès qu'il fut à Mayence arrivé,
Sortit des rangs d'un homme ordinaire et privé.
Partout considéré comme une créature,
D'une phénoménale et divine nature.
Prophète nouveau-né, du glaive de Dieu ceint ;
Les Juifs le consultaient, comme on consulte un saint,

Digitized by Google

Et comme aux anciens temps, le jeune Jérémie,
Le premier dans le Temple et dans l'Académie.
Il paraissait, d'ailleurs, avoir au moins vingt ans :
De la barbe au menton, un estival printemps.
Uriel, en suivant strictement la Cabale,
Et qui d'anciens rabbins, fut la loi principale,
Ne mangeait pas de viande et se privait de vin,
Excepté d'une goutte, à l'office divin.
L'homme qui commandait la garnison d'Autriche,
Etait le petit-fils d'une Juive fort riche.
Son père converti, des dames de la cour,
Honnête financier, était l'homme du jour.
D'une banque d'Etat, président honoraire.
Et mieux que tout cela, trois fois millionnaire.
Enfant, son fils avait lu des livres hébreux.
Instruit comme un savant et vaillant comme un preux.
Uriel lui donna des leçons de Cabale,
Que l'élève payait d'une façon royale.
Il eut en lui plus tard, un protecteur puissant,
Quand des Juifs l'accusaient d'être un Juif mal pensant.
Il venait de fonder d'adeptes un cénacle,
Extirpant le pardon, en niant le miracle.
De la Bible expurgeant les textes frauduleux,
Qui de Dieu font un homme injuste et crapuleux.
La foi qu'il enseignait, et qu'on disait occulte,
De la Cabale était le principe et le culte.
Quand il n'enseignait pas, chez lui soir et matin,
Il apprenait tout seul, le grec et le latin.
Il vivait chastement, d'abstinence absolue,

Digitized by Google

Par Donie et sa mère, imposée et voulue.
Mais là comme partout, sa flagrante beauté,
Dont la nature et Dieu, d'accord, l'avaient doté,
Devint pour sa vie une insidieuse embûche.
Du grand rabbin la fille, autour d'elle une ruche
D'orthodoxes bigots, d'aspirants prétendants,
(D'ailleurs, jeune et bien faite, avec de belles dents,)
De Riel amoureuse et fortement éprise,
Offrait, elle sa main ; son père sa prêtrise.
Uriel, pris de court, dit qu'il le regrettait ;
Qu'il avait fait un vœu, quand enfant il était,
De se vouer à Dieu, sinon en solitaire,
Du moins sans prendre femme, en Juif célibataire.
Or, selon le Talmud et les rabbins, on doit
Se marier tout jeune. Aussi, selon leur droit,
A la nubilité tout couple est mariable,
Pour qu'il ne tombe pas dans l'amour variable.
Le célibataire est un prévaricateur ;
D'impudeur et de vice, impie instigateur.
Se vouer à Dieu, c'est le célibat d'un prêtre.
Riel, étant rabbin et juif, ne saurait l'être.
Il était vaguement question d'un décret,
Sur sa conversion et d'un contrat secret.
On parlait aussi d'un clandestin mariage,
D'un roman de rupture, annulé, faute d'âge.
Les Juifs, étant tombés sous le droit allemand,
N'osaient soumettre au juge un cas de sacrement.
Mais Riel, expulsant des textes de la Bible ;
Le pardon, le miracle, ayant servi de cible ;

Digitized by Google

Sapant, coupant la base à la foi sans raison,
On pouvait l'accuser de haute trahison.
Et faute de faits, on trouva le mot : Athée.
De tout inquisiteur, la commune pâtée.
Le général en chef, par Uriel instruit,
D'une seule parole, abattit tout ce bruit.
Au grand rabbin il dit, que c'était chimérique,
Qu'il connaissait l'amour de sa fille hystérique ;
Qu'il n'aurait jamais cru voir des Juifs poursuivis,
Par des bigots chrétiens, pour crimes non commis,
Poursuivant un des leurs, imiter cet exemple !
Que de Dieu la demeure était bien assez ample,
Pour recevoir ses fils, aveugles et voyants ;
Faibles ou bien portants, sceptiques ou croyants.
Que les Juifs de tout temps, bourreaux de leurs prophètes,
Avaient toujours ainsi mérité leurs défaites.
Le rabbin se tint coi. Mais Riel, indigné,
Quittant le quartier juif, de tout Temple éloigné,
Et de ses ennemis dédaignant les sorties,
Jeta son grand diplôme et son froc aux orties.

Donie, outre la loi de la nécessité,
Trouvait dans le couvent un refuge abrité.
Ce séjour, qui jadis, lui semblait un repaire,
Pouvait seul lui servir pour apaiser son père.
Elle y pouvait, tranquille, espérer et pleurer.
Et nul ne l'y pourrait convoiter ni leurrer.
Elle salua l'heure, en ce moment amère,
Du jour de son entrée. Elle allait être mère !

Digitized by Google

Un soupçon eût été pour elle un cas mortel.
Le couvent c'est l'enfer, quand il n'est pas le ciel !
A la Supérieure elle tâchait de plaire,
Par la correction d'une vie exemplaire.
Soit hasard, soit écrit par un divin décret,
Elle y trouva du cœur, plus qu'elle n'espérait.
Veuve d'un général, une ancienne marquise,
Catholique éclairée et sincère, à sa guise,
Après avoir perdu sa fille, unique enfant,
Pour échapper au monde, à son miasme étouffant ;
Ne pouvant, ne voulant pas être consolée,
Pour pleurer et prier, et pour vivre isolée ,
Elle espérait trouver dans le cloître, l'oubli
Des vifs déchirements de son cœur défailli.
Malgré ses fonctions, comme Supérieure,
Son cœur saignait toujours dans la sainte demeure.
Mais Donie, en sa fleur d'aurorale blancheur,
Lui rappelait sa fille, en sa prime fraîcheur.
Et du premier coup d'œil, prise de sympathie
Pour la jeune novice, elle en devint l'amie.
Donie à la marquise avait tout confié.
Celle-ci, regrettant d'avoir contrarié
L'amour de son enfant, qui peut-être en est morte,
En Donie espérait la retrouver plus forte.
Et ces deux cœurs d'élite, et d'un divin métal,
N'avaient qu'une pensée et qu'un même idéal.
La jeune, étant la fille, et la mère, l'aînée.
D'un même et seul lien, l'une à l'autre enchaînée.
« Ma fille, dit la mère : Ecoute, Ecoute-moi !

Digitized by Google

Un dicton latin dit : « *Loi bien dure, mais Loi!* »
Tu seras, sur mon ordre, enfermée en cellule.
Oh ! Je t'adoucirai cette amère pilule !
Mais nul ne te verra dans l'état actuel.
Pas un mortel humain, pas même ton Riel !
Tu ne seras pas seule, et sois sans épouvante,
Jour et nuit près de toi, je serai ta servante.
Je te délivrerai. L'enfant sera le mien.
Il rendra plus solide encor notre lien.
Je confierai plus tard l'enfant à son grand père.
Il sera l'héritier de ta défunte mère. »
Elle lui dit encor : « J'ai pour toi fait un vœu.
Tu l'exécuteras. Car c'est Dieu qui le veut !
Il parle par ma bouche. Et voici mon idée.
Si de ne plus aimer, tu te sens décidée,
Comme moi, fais-toi nonne. Et sous le voile saint,
Comme moi tu seras libre. Le reste est vain !
Tu reverras ton père. Et nouvelle Héloïse,
Tu pourras même écrire à ton nouveau Moïse.
Quant à le revoir. Là haut, vous vous reverrez !
Vos bonheurs conjugaux ne sont que différés !
Que serait donc la vie et son rêve éphémère,
Si le ciel n'était pas une plus belle terre ?
Les cœurs d'amants brisés sont joints par l'Éternel.
Le grain d'amour en terre, éclot en fleurs au ciel !

Quand Donie accoucha d'une belle fillette,
Sa mère lui donna le doux nom de Juliette !

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE

DEUXIÈME PARTIE

Uriel à Donie

« Je suis *Privat-Doucet* à l'Université.
Et mon nom est souvent dans la presse cité.
J'enseigne la Cabale et la philosophie,
Que la vieille science ignore et falsifie.
D'un grand hébraïsant, je suis le successeur.
Et de plus, du français un privé professeur.
De nombreux auditeurs accourent pour m'entendre ;
Quoique pour leurs savants, je ne sois guère tendre.

Digitized by Google

Dans les livres sacrés, je marche pas à pas,
J'en prends les textes faux et les expulse en tas.
En groupes orageux se partage la foule.
On dirait une mer avec tempête et houle.
Applaudi par les uns, et d'autres me blâmant,
En disant que j'étais, ce qu'est au fer l'aimant ;
Un fauteur de hardis révolutionnaires.
Mais leurs cris sont couverts par des voix de tonnerres.
Moi, je reste debout, sans bouger d'un empan,
Au milieu des bravos, mêlés de cris de paon.
Les uns criant : « Très bien ! » « Les autres : Anathème ! »
Mais j'ai de grands amis et la jeunesse m'aime.
Et ces amis triés, instruits et valeureux,
Vaincront mes ennemis ignares et nombreux.
Cette lettre, j'espère, à ma mère envoyée,
Parviendra jusqu'à toi, sans être déployée.
J'ose donc te parler, t'écrire à cœur ouvert,
Comme si nous étions tout seuls, sur le pré vert.
Faut-il te répéter, tu le sais, ma Donie,
Que sans te voir, ma vie est une âpre agonie.
Que tout ce que je pense et fais, ceci, cela,
Je m'écrie et me dis : « Si Donie était là ! »
Je te dirai plus tard mon Odyssée unique,
A Mayence, tombeau de mon froc rabbinique,
Ainsi que mes dangers, mes troubles, mes ennuis,
Quand, par Dieu nous serons, de nouveau réunis.
C'est cet unique espoir, qui jour et nuit m'agite.
Chaque goutte de sang dans mon cœur en palpite.
J'aimerais cent fois mieux être mort ou perclus,

Digitized by Google

Que me dire un seul jour : « Tu ne la verras plus ! »
Pour le corps j'ai changé. Debout, à la tribune,
On me donne trente ans, grâce à ma barbe brune.
Plus d'un adolescent, en suivant ma leçon.
Me demande mon âge et me croit vieux garçon.
Ma Donie, apprends donc que plutôt que d'attendre,
De la prescription le temps de te reprendre,
Je secouerai le ciel de mon verbe ouragan,
Ou, héros de Schiller, je me ferai brigand !
Apprends encore, avant que la nouvelle lune,
Reparaisse au couvent de la vieille commune,
Où l'on détient ton corps, sur parole et serment,
Nous serons de nouveau libres. Voici comment :
A côté du couvent, ou près du voisinage,
Se trouve une chapelle au grand pèlerinage.
Cinq, six amis et moi, nous passerons le Rhin,
Armés et déguisés, chacun en pèlerin.
Tu viendras prier, en pieuse pénitente
Devant la Sainte Vierge. Et qu'il pleuve, ou qu'il vente,
Des chevaux seront prêts, pour partir au galop,
Et dans un bac du Rhin nous traverserons l'eau.
Nos pistolets armés, nos tranchantes épées,
Tueront les poursuivants, comme autant de poupées.
Sans bijoux, sans argent, nul matériel bien,
Tu m'auras, je t'aurai ! Le reste n'est plus rien !

Post Scriptum

En plein jour, sans éclair, un subit coup de foudre,
Me frappe la poitrine et la réduit en poudre.

Digitized by Google

Un billet de ma mère, écrit sous des douleurs,
Dont chaque mot est plein de traces de ses pleurs,
Me dit en allemand : « Donie a pris le voile !
Elle renonce à toi ! » De nuit mon œil se voile.
Un vertige me prend, je tombe évanoui.....
Je m'entends appeler la Mort. Elle vient. Oui !
Une ombre en vieille Parque ; une ombre toute nue.
Oh ! viens me délivrer, et sois la bienvenue. »

. . . . . .
. . . . . .

Deux Mois plus tard

« Entre une morte vie et la vivante mort,
Flotte ton Uriel, à toi jadis et fort.
Depuis que par sa mère il apprit la nouvelle,
Que tu n'es plus sa femme, et que nonne on t'appelle.
Mais il ne voudrait pas avaler ce poison,
Avant d'avoir appris la suprême raison
De ta décision, qui doit être majeure,
Pour ton âme si noble et si supérieure.
Et quelle qu'elle soit, t'ayant donné sa foi,
Il n'aura plus jamais d'autre femme que toi !
Si de haine pour tout autre amour de ta vie,
Tu t'es aux chastes lois du couvent asservie ;
A mon tour, en prenant l'ordre du sacrement,
De n'avoir plus d'amour, je ferai le serment.

Digitized by Google

Loin d'être pour mon cœur, l'ombre d'un sacrifice,
Ce ne sera pour moi, qu'un voile que je tisse,
Pour te vouer ma vie et ma fidélité,
Sur la terre, ici bas, et dans l'éternité ! »

Donie à Uriel

« Ta mère m'a fait lire en cachette ta lettre.
Mathis apportera la présente à mon maître.
Car ma Supérieure et moi, du même avis,
Nous savons qu'un billet, sur lequel j'écrivis
Ton adresse et ton nom, fut, comment ? on l'ignore,
Intercepté. Je crois que la nuit et l'aurore,
S'espionnent ici, se touchant de trop près.
Mathis dorénavant, nous servira d'exprès,
Pour t'apporter ma lettre et recevoir la tienne.
Oui, je suis devenue une nonne chrétienne !
Comme on te l'avait dit, mais provisoirement.
Je puis me dégager de mon secret serment.
Mais on ne t'a pas dit, que j'allais être mère.
Et que notre union, sans la griffe du maire,
Mon enfant baptisé, qu'il fût fille ou garçon,
N'eût été qu'un bâtard, né derrière un buisson.
Or, ma Supérieure, ayant perdu sa fille,
Adopta mon enfant, comme étant sa pupille.
Puis, par un rabbin juif, montrant notre contrat,
La fit baptiser juive, avec grand apparat.
Et ta jolie enfant, légitime bambine,

Digitized by Google

Est chez une nourrice, aux soins de la rabbine.

Je lis ton *Post-scriptum*, des larmes plein les yeux.
L'âme toute angoissée et le cœur soucieux.
Les bonheurs du passé, de nos amours les charmes,
S'inondent et se noient dans une mer de larmes.
Ces brisements de cœur, dont je sens les tressauts,
Sont d'autant plus cuisants, dans chacun des morceaux.
Mais comment m'as-tu crue à jamais une nonne,
Rompant notre hyménée, en dévote et félonne ?
Avant de t'expliquer la cause et les effets,
(Ta mère t'ayant dit, du jugement les faits.)
Je te défends, au nom de notre foi commune,
Sous aucune raison de cœur, ni de fortune,
De devenir un prêtre, un cadavre ambulant,
Qui se ment à lui-même, et que l'on voit parlant,
Pour faire de tout homme, un combattant aveugle,
Qui contre tout voyant, furieux, frappe et beugle ;
Et dont la vérité, par un subtil mentir,
Dit, que pour être un homme, il faudra s'abêtir.

Au couvent on m'a lu les lettres d'Héloïse
A son cher Abélard ; une femme incomprise.
J'ai la conviction, que son oncle Fulbert,
Était amoureux d'elle (un vieillard encore vert.)
Et ce fut pour creuser un incomblable abîme,
Qu'elle voulut l'enfant, fût-il illégitime !
L'action qu'il commit est celle d'un rival,
Et non d'un prêtre, pour un crime conjugal.

Digitized by Google

De plus — les connais-tu ? — j'ai lu, bien qu'en cachette,
Et traduits de l'anglais, les amours de Juliette.
J'ai frissonné dans l'âme, et je frissonne encor.
Lui ressemblant, j'ai peur de partager son sort.

En ma Supérieure et d'une haute sphère,
Je trouve une âme d'ange, une seconde mère.
Et j'ai pris son habit pour paraître sa sœur.
Je suis libre comme elle. Elle vit dans mon cœur.
Mais, hélas ! rien ne dure. Elle est malade et vieille.
Et plus elle faiblit, plus près on me surveille.
Ah ! si l'amour pouvait céder à l'amitié,
Je l'aurais étouffé, sans merci, ni pitié !
Mais je sens dans mon cœur, que de Dieu, le poème
De sa grandeur, est en la femme que l'homme aime.
Que l'amour est le but de la création ;
Que pour Dieu ce bonheur est une ovation.
Qu'il ne se sent pas Dieu, quand il éclaire et tonne ;
Mais qu'en tout amour d'homme, il tressaille et frissonne.
Ici l'on me respecte, au moins on fait semblant.
L'évêque et la maison, de douceurs me comblant.
Ma sœur Supérieure et moi, dans ton village,
Nous comptons bientôt faire ensemble un court voyage.
Mon père, j'apprends, vient de démissionner.
Il ne veut dénoncer, ni faire espionner.
A lui ma Sœur-mère offre un trésor. C'est ta fille.
En outre, elle veut voir ta mère et ta famille.
Oh ! ces bons villageois ! Et seront-ils contents !
De voir Donie en nonne ! Adieu, les prétendants ! »

Digitized by Google

Plus tard

« Pour voir Mathis, il faut la croix et la bannière.
Bien vite il deviendrait suspect à la tourière.
Avec des bateliers il descendra le Rhin.
Le reste de la route, il est bon fantassin.
Nous étions au village, à la moisson d'avoine.
On dit avec raison que l'habit fait le moine.
La foule devant moi, saluait, s'inclinait,
Comme si l'Esprit saint calculait, combinait
Dans mon cerveau voilé, resplendissant d'un nimbe,
La paix du monde entier, de peur qu'il ne regimbe !...
Lui, qui jamais ne bouge, à plat-ventre partout ;
Lui, qui ne saurait choir, n'étant jamais debout.
Fidèle stupéfait, d'abord, sautait de joie.
Puis, déchirant ma robe, il s'en fit une proie.
Mais mon pie étalon, en me voyant venir,
Piaffait du pied droit et se mit à hennir.
C'est une bête humaine, intelligente et tendre.
Et mon père a promis de ne jamais le vendre.
Mon père se fait vieux. Ses champs sont affermés.
Son or et son argent, sous clé, bien enfermés.
Mathis est son gérant. Maman sa conseillère.
Ta fille sera riche, étant son héritière !

Et maintenant à toi, mon chéri, mon amant !
Je préfère ce mot, il est plus enflammant.
La flamme de mon cœur, allume tout mon être,

Digitized by Google

Et le fait flamber, comme un feu de bois de hêtre.
Dans mon rêve, l'amour étend vers toi mes vœux ;
Et brûlant, te ramène entre mes bras nerveux.
Ne crois pas un instant que je sois patiente ;
Que, comme un héros grec, je boude sous ma tente.
Ma couche dans la nuit s'humecte de mes pleurs.
Plus d'éclat au soleil ! Et plus d'arome aux fleurs !
Si l'air ne séchait pas les pleurs que l'homme verse,
Il faudrait pour sa chambre un esquif de traverse !
Sous mes seins comprimés, dans mon corps enchaîné,
Tempête un tourbillon d'ouragan réfréné.
A ma Supérieure, en amour ma complice,
Je puis heureusement parler de ce supplice.
Et quand elle me dit : « Oublions tout cela, »
Je me dis, à mon tour : « Si Riel était là ! »
Je ne puis m'arrêter. Des flots d'amour rapides
Sourdent de mon cœur, en bouillonnements limpides.
Cascadant, s'enfuyant, en bonds torrentueux,
Murés par une digue, et refluant boueux.
S'il est vrai que le *Tout* fût créé par le Verbe,
Le Verbe a bien perdu de sa force superbe.
A peine le cerveau couve-t-il une idée,
Dès que la phrase éclôt, elle est déjà ridée.
Je trouve mille mots, pour flétrir ou blâmer,
Mais l'éloge ou l'amour, si je veux l'exprimer,
Je suis bientôt au bout de mon vocabulaire.
La même édition et le même exemplaire.
Il me semble pourtant que je ne t'ai rien dit
De mon nouvel amour; amour tout inédit.

Digitized by Google

De mes rêves dorés d'avenir qui me hantent;
Des harpes plein le ciel, et des anges qui chantent.
Nous étions en manteaux de pourpre sous un dais;
Une couronne d'or sur mes cheveux de jais.
Un prêtre en dalmatique, en franges d'or crépines,
Toucha mon diadème et l'entoura d'épines.
D'un bond je le repousse. Il recule d'effroi.
Un ange nous bénit, couronné comme un roi.
Le temple se remplit d'un essaim d'hirondelles.
Dans les bras l'un de l'autre, il nous pousse des ailes.
Le sol tremble sous nous; sur nous le ciel se fend.
Dans l'ange je crois voir les traits de mon enfant.
Puis, tout à coup la mer; des nuages, des brumes...
Je m'éveille. Et dans l'air, tous deux nous disparûmes.

Pendant que je t'écris, je suis dans l'au-delà;
Au-delà de la vie et de son faux éclat.
Je suis *un*, je suis deux; mon être se dédouble.
Je repousse, du pied, le réel qui me trouble.
Je m'élance avec toi, dans un monde idéal,
D'ineffables bonheurs de l'amour conjugal,
Dans la sphère d'élus, d'éther pur et limpide.
(Où nous trouvâmes plus d'une cellule vide.)
Aussi je ne pourrai, ni ne veux te quitter.
Comme le peuple dit : « Cher! je vais profiter,
De cette occasion pour t'écrire et te dire,
Que je me porte bien et que tu pourras lire
Ma lettre en même état. » Il me reste un secret
A te communiquer, de mon cœur un arrêt

Digitized by Google

Irrévocable. Et c'est un antique, ancien thème,
Mais dont l'air est toujours neuf. Le voici : Je t'aime.
Je suis anéantie. En toi seul je me sens.
Mon cœur bat dans ton cœur, mon sang coule en ton sang.
Apollon descendrait du haut de l'Empyrée,
Pour me dire « Je t'aime et sois ma préférée ! »
Je lui dirais : Remonte, à tire-d'aile, au ciel !
Annonce aux dieux ma mort. Ma vie est en Riel !
La chaîne de bonheurs, dans la femme entramée,
C'est d'être d'un époux, l'épouse bien aimée ! »

Post Scriptum

« Renonce à tout projet de prompt enlèvement.
C'est moi qui te dirai le propice moment.
Tant que vivra ma Sœur, hélas ! temps trop rapide,
Je reste sous son aile, à la fois mon égide.
Grâce à sa volonté, ta mère a pu me voir.
Ta lettre avait passé par le cabinet noir. »

Uriel à Donie

« Pour les Chrétiens, il faut, pour avoir du génie,
Courbé devant leur Dieu, leur tenir compagnie.
Nombre d'eux me croyaient un rabbin tonsuré.
Criant : « Êtes-vous Juif ? Avez-vous abjuré ?
Un savant juif ne doit pas enseigner en chaire. »

Digitized by Google

Je disais au plus fort rageur protestataire :
« Va devant ton Dieu, lui dire ton chapelet!
Je suis Juif, mais mon Dieu ne l'est pas! Le tien l'est! »
« Mort au Juif, fils maudit des triples hérétiques! »
Hurlait-on, brandissant des gourdins et des triques.
Je leur criai : Chrétiens! Venez m'assassiner!
Mais vous ne verrez pas ma tête s'incliner,
Devant un Homme-Dieu, devant un Dieu fait homme!
Qui, quel qu'en soit son nom, n'est qu'une idole en somme.
Si Dieu ne fut toujours, ni n'est ce qu'il sera,
C'est un Jupiter, né de saint Paul ou d'Esra!
De la création, la force créatrice,
Il n'est que l'absolue éternelle Justice!
Entre chrétien et juif, celui-ci, celui-là,
Tu le vois, c'est tomber de Charybde en Scylla.
Et comme l'incrédule est partout un athée,
La vérité s'ignore, inerte ou ligottée.
Mais pour ressusciter, il faut d'abord mourir.
Pour germer et fleurir, sous terre il faut pourrir.
Les récolteurs ne sont pas toujours ceux qui sèment.
Rarement le bonheur échoit à ceux qui s'aiment.
Et souvent, quand le jour de l'obscure nuit sort,
Le coq qui l'a chanté, depuis longtemps est mort.
Dans la précocité de nos corps et nos âmes,
Dorment des éléments, des futurs divins drames;
Car, comme le soleil, endurcissant le mou,
Et mollissant le dur, Dieu concentre et dissout.
Ils peuvent triompher, les poètes du doute,
En abattant des choux, qu'ils trouvent sur leur route.

Digitized by Google

Mais des bardes divins, le verbe essentiel,
N'a pas d'autres combats, que les combats du ciel!
Et nos corps disparus, nos âmes sans mélanges,
Renaîtront pour combattre, en vaillantes phalanges! »

« A peine révoqué, libre comme l'air froid,
On me fit pour chanter des promesses de roi.
D'une société de chant choral fermée,
Par le recteur lui-même, ayant été formée,
J'étais l'enfant gâté, pour ma voix de ténor.
(J'aime beaucoup la flûte et j'y suis assez fort.)
On voulait m'engager à monter sur la scène.
Me promettant la gloire avec la bourse pleine;
A boire du champagne, à la place de l'eau.
J'avais chanté *Joseph*, je chantais *Othello*,
De ma voix de poitrine, à gorge déployée.
Mais au fond je trouvais mon âme dévoyée.
Ces brutes, qui voulaient me jeter dans le feu,
Quand j'élevais l'esprit et leurs âmes à Dieu,
Allaient me combler d'or, et me couvrir d'encens,
Quand mon gosier flattait les vices de leurs sens.
Je leur disais : « Je fais mon miel comme l'abeille.
Mais puisque pour mon verbe, on se bouche l'oreille,
Au lieu, de mes chants doux, l'ouvrir pour l'enchanter,
J'aime mieux, en criant, vous la faire tinter. »

« On vint encor m'offrir une riche héritière,
Pour prêcher l'Évangile, éclairant sa lumière.
Mais on extrairait l'or de tous les grands esprits;

Digitized by Google

On couperait l'erreur en mille et mille écrits,
Jamais la vérité ne jaillit d'un mensonge!
Dieu ne se raccourcit pas, ni ne se prolonge.
Il fut ce qu'il sera! La *Loi!* Rien que la *Loi!*
La Justice absolue! Il n'a pas d'autre emploi!
Et cette Justice est son autonome Essence,
Qui s'exerce sur l'homme, au jour de sa naissance.
Quand Dieu se crée un être à son divin concert,
Il lui prépare aussi la table et le couvert.
Lessing, un grand poète et de plus, un grand homme,
A sur son portefeuille, inscrit cet axiome.
« Il ne faut pas falloir! Il ne faut que vouloir;
Identique au pouvoir et selon son devoir! »

Sans toi, je ne puis vivre et j'ai la mort dans l'âme.
Ces derniers flamboiements vont éteindre ma flamme.
Je n'ai plus qu'un désir, — le reste est du fatras. —
Embrasser ma Donie et mourir dans ses bras!

Un prêtre américain m'enseigne son idiome,
Contre une heure d'hébreu dans le *Deutéronome.*
Nous faisons, tous les deux, des progrès mutuels.
Dans l'espoir de quitter tous ces pays cruels;
Fils de bourreaux, ayant pour le salut de l'âme,
Fait passer le corps par la torture et la flamme,
Pour une autre contrée, où sur un libre sol,
Scruter une pensée, est un abject viol;
Tu seras enchantée et contente d'entendre,
Que j'en apprends assez, pour m'y faire comprendre.

Digitized by Google

Ce jour libérateur, je l'attends plein d'émoi.
Je ne vis pas ici. Le sol tremble sous moi.
Mieux vaut cent fois mourir que vivre solitaire,
Sans liberté, sans gloire, et sans amour sur terre ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRE ÉPOQUE

PREMIÈRE PARTIE

Donie à son Père

« Ma seconde mère est morte subitement.
Et sa mort va couper le nœud de mon serment.
Jamais plus noble cœur dans une âme immortelle,
N'a vibré sur terre ! Il n'en est plus comme elle !
Je ne resterai pas emmurée au couvent.
Ce n'est pas un abri, mais un tombeau vivant.
Ce n'est pas de la vie un court, idéal songe,
Mais un long cauchemar de haine et de mensonge.

Digitized by Google

Pour éviter l'ivraie, il ne faut pas semer.
Pour être vertueux, il ne faut pas aimer.
Pour ne pas se brûler, il ne faut jamais cuire.
Gardez-vous d'être gai, pour éviter de rire.
N'allez jamais dans l'eau, pour apprendre à nager.
N'ayez enfants ni biens, pour ne pas partager.
Le couvent pour le bien, ne peut servir d'exemple.
On y vit de cailloux, mais son trésor est ample.
La terre est confisquée au nom d'un douteux ciel.
Travaille abeille ! A lui, le rien faire et le miel !
Votre fille, d'ailleurs, n'est pas une échappée.
Et dûment mariée, elle est émancipée.
S'élevant au-dessus d'un idolâtre sol,
Vers un libre pays, elle prendra son vol.
Père ! Vous étiez bon pour votre pauvre fille.
Vous vîntes, à deux fois, en passant par la grille.
Et recevez ici mon chaud remerciement,
De m'avoir amené d'Uriel la maman,
Votre amie, et Fidèle, aussi dévoué qu'elle.
Vous vîtes une enfant. C'est ma fille ! Elle est belle !
M'aimerez-vous moins, quand j'ôterai mon habit ?
L'arme pour me tuer, qu'en silence on fourbit,
Et que dans le monde on appelle calomnie,
Voudrais-tu l'employer pour tuer ta Donie ?
Me crois-tu mariée ? Ou suis-je une catin ?
Mon honneur dépend-il d'un prêtre sacristain ?
Et ta petite-fille, est-elle une bâtarde ?
Elle ressemble à toi. Je la mets sous ta garde.
Et tu la donneras à Mathis, un cœur d'or,

Digitized by Google

Quand elle aura quinze ans, ou plus âgée encor.
La marquise, en vendant toutes ses pierreries,
En donna le montant à plusieurs confréries.
Mais elle avait gardé un bracelet, cadeau
D'or et de diamants (de son cœur le joyau,)
Reçu de son époux, elle, étant fiancée;
Image d'une main, dans une autre enlacée.
Elle m'a fait un legs de ce bijou de prix.
J'obtins qu'elle le fît sur de doubles écrits.
Tu recevras inclus, écrit de sa main fine,
Ce legs. L'autre exemplaire, il est sur ma poitrine.
Écoute maintenant. Je m'adresse à ton cœur.
Je me meurs sans Riel. Lui, se meurt de langueur;
D'Allemagne il enrage. Il y gèle, il y grille!
Père! Il est mon époux et père de ma fille!
Mais le destin le veut, le sort en est jeté.
Ensemble il faut partir! partir pendant l'été!
Nous quitterons la France, et le plus tôt possible.
Au risque de servir aux zélateurs de cible;
Au risque d'être pris et d'être emprisonnés,
Dans un cloître lointain, peut être empoisonnés,
Comme relapse, moi; lui, comme sacrilège.
Et nous sommes perdus, si Dieu ne nous protège.
Entre Riel et moi, voici notre projet.
Avec un maquignon je ferai le trajet,
De l'Alsace à la mer et par la Normandie.
Il fera des achats pour la cavalerie,
Réclamés et payés par le gouvernement.
Cet homme est ton ami, père de mon amant.

Digitized by Google

D'Uriel maquignon, je mettrai le costume.
J'ai maigri. J'aurai l'air d'un Uriel posthume.
Moi, sur mon étalon, et lui, sur ma jument,
A cinq heures par jour, avec ménagement.
Il est le commissaire, ayant de très beaux gages,
De riches fournisseurs et de hauts personnages.
Mais pour ce long trajet, il me faut de l'argent.
Aller en Amérique, on ne peut en nageant.
De ma mère héritière, étant émancipée,
Une petite somme, hoirie anticipée,
Me suffit. Un millier de francs ! Ce n'est pas gras.
Ton cœur de père est bon. Tu me les enverras.
Apprends ce que Riel pour venir compte faire.
Un puissant protecteur, le traitant comme un frère,
S'est procuré pour lui, du sceau d'État coiffé,
Un livre en parchemin, en hébreu parafé,
Par deux témoins, au nom d'un grand rabbin en vogue.
Disant que le porteur, quêteur de synagogue,
En parcourant la France, ira, passant la mer,
A Londres, chez les Juifs, pour répandre et semer
La parole de Dieu. Puis, recevoir les sommes,
Que vont lui confier de charitables hommes,
Pour pouvoir relever un temple incendié,
Par la sinistre main d'un gueux stipendié.
Muni d'une perruque et d'une barbe blanche,
Nous l'attendons au Havre, avant-port de la Manche. »

Pendant l'heureux trajet, Donie en maquignon,
Eut pourtant le malheur de perdre l'étalon.

Digitized by Google

Après avoir vidé mainte et mainte écurie,
Renvoyant les chevaux par des gens de voirie,
Au sortir d'un bois, pris pour des contrebandiers,
Ou voleurs de chevaux, d'embusqués douaniers,
Déchargèrent sur eux, par surprise, leurs armes.
Ils convinrent bientôt de leurs fausses alarmes.
Mais l'étalon reçut, en tombant raide mort,
Une balle dans l'œil, une autre sous le mors.
Donie en se jetant, hors d'elle, sur sa bête.
La couvrait, toute en pleurs, de baisers sur la tête.
Puis, elle fit creuser près du bois un tombeau,
Et grava ces mots sur l'écorce d'un bouleau :

« Passant ! Un moment je t'arrête.
Qui que tu sois, et qu'on te nomme ;
Ici dort le corps d'une bête,
Mais ayant eu l'âme d'un homme ! »

Son beau-père lui dit de monter la jument,
Mais Donie aima mieux un beau cheval normand.

Après un long voyage, à petites journées,
Dans la ville du Havre, ayant fait des tournées,
Le beau-père loua deux chambres et deux lits,
Chez des juifs alsaciens, près du port établis.
Donie avait repris son costume de femme.
Quand on lui fit lire un signalement infâme,
D'une nonne évadée, en volant des bijoux,
Que sa Supérieure avait de son époux,

Digitized by Google

Et qu'elle avait gardés, tout en se faisant nonne.
Signalant la beauté de la jeune personne,
Que, relapse et parjure, on doit appréhender,
Et que pour la livrer, on est prié d'aider.
Donie, en s'arrachant le legs de sa poitrine,
La sueur sur le front, le feu dans la narine,
Et le montrant au vieux beau-père, au désespoir,
Lui dit : « Beau-père ! Il faut aller le faire voir.
Et que l'autorité, dans son erreur induite,
Apprenne, en le voyant, la raison de ma fuite. »
Mais celui-ci lui dit : « Uriel va venir.
Et ce pays pour vous n'est plus qu'un souvenir.
Au delà de la mer, cette atroce infamie,
Ne réveillera pas votre haine endormie.
Un bateau va partir, il n'attend qu'un bon vent.
Adieu pour vous la France ! Au diable, le couvent !
Je ne vous l'ai pas dit, d'Uriel l'héritage,
Je l'ai là dans ma poche. Il vous vient en partage.
Quand vous serez partis, j'exhiberai ce legs,
Et nul n'oserait plus parler d'un bracelet !
Pourvu que mon cher fils, avant deux jours arrive,
Avant que le bateau ne quitte cette rive ! »
En ce moment un chien ; oh ! surprise ! oh ! stupeur !
(De sa race un Bayard, sans reproche et sans peur.)
Fidèle, en aboyant devant une fenêtre,
Indiquait le logis de Donie à son maître.
Le maire ? quoi ! Sort-il d'une maison des fous ?!
« Enfants ! dit-il, je viens pour partir avec vous.
J'aime mieux, avec vous, porter une besace,

Digitized by Google

Que de vous voir quitter, et sans moi, notre Alsace!
Dès ta fuite, ma fille, on dirait un complot,
On m'a cherché noise ; on m'appelle parpaillot.
On me montre du doigt; partout on m'espionne,
Que je prie à la messe, ou que j'assiste au prône.
Mon voisin émigrant, vendant ses biens en lots,
Et partant pour le Havre, a loué trois chariots.
Il m'a, contre paiement, placé dans sa voiture.
Et nous avons marché, sans la moindre aventure.
Sur tes vœux, j'ai légué ma fortune à Mathis.
De ton couple futur, les biens sont garantis.
Ta belle-mère avait gardé mon chien chez elle.
Mais malgré son grand âge, à mon départ, Fidèle,
Sans caresse et sans bruit, comme pour reprocher,
A son vieux maître ingrat son cœur dur de rocher,
Au risque de périr, faute de nourriture,
Me suivait, pas à pas, derrière la voiture.
Le cocher attendri comme moi, l'appela,
Le mit dans la voiture, et ma foi, le voilà!
Et n'allez pas me croire appauvri de fortune.
J'ai de quoi, pour là-bas, créer une commune!
Ayant réalisé d'autres valeurs encor,
Nous aurons tous pour vivre, assez d'argent et d'or! »

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRE ÉPOQUE

DERNIÈRE PARTIE

Les clauses pour les frais de voyage étaient faites.
Et les provisions de vivres étaient prêtes,
Uriel arrivant, pour apprendre l'endroit,
Où logeaient ses amis, pouvait aller tout droit,
Au Temple juif, maison humble, mais dont le chantre,
Connaissait les Hébreux des faubourgs et du centre.
C'est ce qu'il fit. A peine à ce port arrivé,
Harassé de fatigue et d'aliments privé,
Pour ne pas se trahir au coreligionnaire,
Il fallut qu'il gardât sa barbe octogénaire.

Digitized by Google

Puis, sans manger ni boire, à part, rapidement,
Il se débarrassa de son déguisement,
Et parut en jeune homme, à barbe noire et drue.
Il rencontra Donie, oh! bonheur! dans la rue.
Et souriant, il vit, que reculant d'un pas,
Elle, au premier abord, ne le reconnut pas.
Il n'avait pas de barbe, en quittant le village.
Et paraissait encor au-dessus de son âge.
Puis, bondissant tous deux, et se sautant au cou,
Ils poussèrent des cris, d'une folle et d'un fou.
Comme une forte pluie, après la sécheresse,
Ainsi leurs pleurs de joie, enlevant leur détresse.
Se dévorant des yeux, se couvrant de baisers.
Et brûlant de désirs d'amour inapaisés.
En ce même moment le bon et vieux Fidèle,
En les flairant de loin, tout en battant d'une aile,
On eût dit, pour fêter leur bonheur sans égal,
Sauta de l'un à l'autre et s'en fit un régal.
Mais voyant arriver le père de Donie,
Uriel recula, craignant une avanie.
Donie émue et prompte, embrassant, tour à tour,
Son père et son époux, dit : « Béni soit l'amour,
Qui dans un seul tissu, tisse toutes les âmes,
Et tous les nobles cœurs, de ses divines trames! »
Mais quand son propre père accourut, escorté
D'un valet, Uriel se croyait transporté,
Mort, au ciel, entouré, non de femmes et d'hommes,
Mais de ressuscités d'ombres et de fantômes.
Son père alors lui dit : « Tu nous vois tous d'accord.

Digitized by Google

Et te voilà, mon fils, avec ta femme au port.
Mais vous n'êtes pas saufs. Au port même on échoue.
Donc, plus de cris d'amour! ni baisers sur la joue!
Le chantre me l'a dit, nous sommes soupçonnés
D'embarquer d'un couvent un couple de damnés.
Ce qui me met en garde, et qui de plus me navre,
C'est qu'il serait lui-même un espion du Havre.
Il faut vous séparer, vous embarquer à part.
Je me charge de tout, pour votre prompt départ.
Je quitte le bateau. J'ai vu le capitaine.
C'est un homme discret. Il connait votre peine.
Il est né protestant, un ancien émigré,
Et son voilier, dit-il, obéit à son gré.
Là, vous n'aurez besoin, ni de plume, ni d'encre
Pour vous aimer. On a déjà dû lever l'ancre.
Les voiles de départ claquent gaiement au vent.
Je répète : « Adieu France! Au diable, le couvent! »
J'ai donné ton argent, mon fils, à ton beau-père.
Je prierai Dieu pour vous, que tout vous soit prospère! »

Pour aller s'embarquer, tout était réfléchi.
Tout allait réussir, le vent avait fraîchi.
Dans un signalement secret, citant l'audace
De Donie, on avait parlé d'un chien de race,
Qu'elle affectionnait, lui servant de gardien,
Et qu'on reconnaîtrait la maîtresse à son chien.
Donie et son vieux père avaient donné Fidèle
Au père d'Uriel devant la passerelle,
Qui devait les conduire au navire amarré.

Digitized by Google

Fidèle au désespoir, et d'un œil égaré.
Sauta dans l'eau, voulant les rejoindre à la nage.
Soit qu'il voulût mourir, soit accablé par l'âge,
Après quelques efforts, mais en vain, il plongea.
Et le flot, bouillonnant sur lui, le submergea.
Donie, ayant poussé des cris involontaires,
Deux gendarmes, d'anciens Alsaciens militaires,
Reconnurent Donie, et la firent sortir,
Du milieu du navire, au moment de partir.
Elle montra son legs, mais on se moqua d'elle.
A ce moment Riel arrive, à tire-d'aile.
Il arrache Donie et la serre en ses bras.
« Ma femme ! cria-t-il à l'homme. Tu mourras ;
Tu mourras de ma main, plus forte que la tienne,
Si tu touches ma femme ! Et quoi qu'il nous advienne ! »
La foule s'ameutant, cria : « Bravo ! bravo !
A l'eau les hommes noirs ! les gendarmes à l'eau ! »
Uriel et Donie étaient sur le navire.
L'ancre est levée. On part au premier vent qui vire.
Quand un gendarme arrive aux cris : « Il faut stopper ! »
Mais Uriel d'un bond et pour l'envelopper,
Lui fait craquer les os. Un combat homérique
S'engage entr'eux ; chacun d'une force athlétique.
S'étreignant, se serrant ; un vrai cercle de fer.
Et poussés par la foule, ils tombent dans la mer.
La lutte continue à l'eau ; le bateau marche,
Tumultueusement, comme de Noé l'arche.
Un autre sbire arrive, et cet homme cruel,
Met son fusil en joue et tire sur Riel.

Digitized by Google

L'eau se teinte de sang. En moins d'une seconde
Et d'un bond de lionne, on voit Donie à l'onde.
Elle avance, elle nage, on dirait un requin;
Elle saisit Riel, le presse sur son sein.
Un canot envoyé pour les sauver est proche.
Hélas! Riel est mort et froid comme une roche!
Et Donie, en faisant un signe aux matelots,
Tout en disant : « Merci! » disparut sous les flots!

La mer les rejeta, mais dévora le sbire.
Le père, au désespoir, mourut sur le navire.
Ils furent enterrés, dans le même tombeau,
Sur la grève de sable, et non loin d'un hameau.

Le jour même éclata, surpassant toute attente,
La Révolution de mil huit cent et trente!

FIN

Digitized by Google

ERRATUM

Page 8, septième ligne : « *Mais* non », il faut lire : *Eh!* non.

Page 119, il faut lire *Privat-docent* au lieu de *doucet*.

Digitized by Google

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Les Cinq Livres (*Mosaïstes*) de Moïse

Traduits textuellement sur l'hébreu, avec Commentaire et Étymologie.

Avec élimination des textes interpolés, qu'Esra et la Grande Synagogue ont frauduleusement mis dans la bouche de Moïse.

Cinq Volumes

Le volume. . . . . 5 fr.
Pris ensemble . . . . . 20 fr.

Ont paru en même temps

Code d'Alexandre Weill

(Œuvre posthume)

1 volume in-8. . . . . 5 fr.

Epopée Alsacienne

Un volume in-18 . . . . . 3 fr.

Alsacien et Sémite

Se vend à part . . . . . » 50

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google